



HAL
open science

Ruin porn

François Jacquelin

► **To cite this version:**

| François Jacquelin. Ruin porn. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-02090178

HAL Id: dumas-02090178

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02090178>

Submitted on 4 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



P
O
R
T
R
U
I
N



Mémoire de François Jacquelin
Sous la direction de Laurent Devisme

Mémoire de Master soutenu à l'École Nationale
Supérieure d'Architecture de Nantes en janvier 2018



© SUPERFUTUR D'ARCHITECTURE DE NANTES
AU DROIT D'AUTEUR

François Jacquelin

Face à un engouement croissant pour les ruines, ici post-modernes, de nouvelles pratiques se sont développées. Mais notre société tournée autour du numérique ne va-t-elle à l'encontre de l'essence même de la pratique qui est celle des explorateurs du 21ème siècle ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCES LIBRE

Mémoire,

Sous la direction de Laurent Devisme
Mémoire de Master soutenu à l'École Nationale
Supérieure d'Architecture de Nantes en janvier 2018

Je souhaite remercier tout particulièrement les personnes que j'ai eu l'opportunité de rencontrer ou de contacter et qui ont accepté de répondre à mes questions; Aurore Gosselin, Florian Henn, Tim Hannem, Théo Rodien, Thomas Renard, Thibault Beguet, José Camus-Fafa et Romain Péneau.

Margaux Toutel, Thomas Daniel et Geoffrey Soiffard qui m'ont accompagné lors de mes explorations.

Laurent Devisme pour son implication pendant la rédaction de ce mémoire, pour son suivi et ses conseils.

Et je tiens à remercier tous mes proches pour leurs soutiens, leurs avis et la relecture de mon mémoire.

SOMMAIRE

11.....INTRODUCTION

17.....PRÉSENTATION DES INTERVIEWÉS

19.....CHAPITRE I

CE QUE NOUS RACONTE LES RUINES

21 .LA RUINE EN TANT QU'OBJET DE RÉFLEXION,
À L'IMAGE DES TEMPS MODERNES ?

25.....I. La ruine, une figure du temps anachronique

27 .La ruine, l'illustration d'un temps suspendu
29 .Chevauchement de temps différents
32 .Une allégorie de la mort
36 .Prise de conscience de la vulnérabilité de l'homme
38 .Un signe d'un passé revolu

40.....II. La ruine, objet visuel de délectation

41 .Une certaine philosophie de la décadence
46 .Au XXIe siècle, une fascination pour la catastrophe
48 .Le travail du temps, mélancolie et nature.
54 .La poésie des ruines, le pouvoir de l'imaginaire.
58 .La figure de la ruine telle qu'on la connaît,
existera-elle demain ?

62.....CHAPITRE II

63.....L'URBEX, L'EXPLORATION DU XXI^e SIÈCLE

LA NOUVELLE ÈRE DES «EXPLORATEURS FACEBOOK» ?

64 .URB-EX. Christophe Colomb 2.0
66 .Quête de la géolocalisation du terrain
72 .Un sentiment de voyeurisme
76 .L'exploration, une recherche d'adrénaline
80 .Happy few
83 .Garder une trace du passé

91.....MON EXPÉRIENCE URBEX

105.....CHAPITRE III

106.....LES DÉRIVES DU NUMÉRIQUE DANS LA REPRÉSENTATION

107 .La photographie, un fossé entre représentation et réalité ?
116 .Les réseaux sociaux, outils néfastes à la pratique
120 .Politique de divulgation
124 .Retranscription sous la forme de la vidéo en ligne
128 .Jusqu'où peut-aller l'impact des médias, rencontre avec un vidéaste.

135.....CONCLUSION

137.....BIBLIOGRAPHIE

141.....ANNEXES

**« Vous ne savez pas pourquoi
les ruines font tant de plaisir »**

Diderot dans Ruines et Paysages.

Depuis mon enfance, j'aime aller me promener, mon appareil photo en main, à la recherche de nouveaux lieux à appréhender. Chaque année, je retourne dans notre maison familiale, et il se trouve, qu'à quelques mètres de cette maison, se tient un ancien corps de ferme abandonné. Tout les étés, nous allons arpenter les entrailles de ce lieu. C'est un lieu fascinant qui s'ouvre à nous, où le changement est perpétuel. Chacun d'entre nous rêvons et imaginons notre propre histoire. L'histoire du lieu semble si mystérieuse. Nous aimons, malgré l'interdiction, nous évader dans cet espace coupé du monde. C'est en repensant à cette histoire que je me suis demandé, pourquoi nous étions tous, petits et grands, attirés par ces lieux à l'abandon.

Mais, l'idée du sujet m'est apparu l'été 2016, lorsque j'ai accompagné une amie visiter le village abandonné de Pirou. Par temps pluvieux, nous nous sommes pris au jeu de reconstituer l'histoire du lieux lors de notre déambulation. L'«Aquatour», de son vrai nom, était en réalité la création d'un village vacances devenu fiasco immobilier. C'était fascinant de voir des dizaines de maisons en décomposition au beau milieu des dunes. Ce qui était paradoxal, c'est que nous trouvions ça beau esthétiquement parlant. Mais, ce qui m'a particulièrement marqué et questionné, c'est en apprenant la démolition de ce lieux quelques temps après notre passage. Les raisons étaient que ce lieu devenait trop dangereux, et que le nombre de visiteurs ne cessait d'accroître. Cela m'a fait prendre conscience des enjeux que peuvent avoir les ruines, face à la médiatisation qu'elles sont susceptibles de créer et face aux fascinations qu'elles sont capables d'engendrer.

Il est vrai que nous connaissons tous les ruines antiques, protégées, sacralisées, maintes fois représentées.. les dernières pierres d'époques révolues, d'empires disparus. Mais qu'en est-il de nos ruines « contemporaines »? Celles que l'on voit au loin sur le chemin de l'école, celles du village de nos grands-parents, celles de l'usine désaffectée de notre région, de la villa mystérieusement abandonnée à la sortie de notre ville, et celles de nos souvenirs de vacances.. Intrigantes, elles attisent notre curiosité mais en effrayent aussi quelques uns. Personne ne sait véritablement se qu'il s'y passe, mais il paraît qu'elles sont parfois occupées. Que l'on ai envie d'aller les explorer ou non, elles nous questionnent. Qu'elles sont leurs histoires? Pourquoi sont-elles abandonnées? Que s'est-il passé? Que se passe t-il dedans aujourd'hui? Que l'on soit amateur ou non de lieux abandonnés, visuellement ces derniers ne nous laissent pas indifférents. Ils sont intrigants et nous questionnent.

Face à autant d'articles et de publications autour de cette thématique, l'engouement pour les lieux abandonnés est indéniablement de plus en plus important. Que ce soit par l'image, à travers les réseaux sociaux, ou par le fait d'aller expérimenter des lieux à l'abandon, ce phénomène ne cesse de prendre de l'ampleur. Ruinporn, Urbex ... tous ces mots on était créés et marquent cette nouvelle vague d'exploration qui nous exposent une vrai attirance pour la redécouverte de ces vestiges du monde contemporain oubliés de l'homme.

Je me suis demandé alors, pourquoi cette fascination persiste-t-elle toujours autant aujourd'hui ? Et comment se caractérise t'elle dans notre société actuelle ? Est-elle à l'image des pensées des temps modernes ?

Je me suis rendu compte en étudiant le sujet que cette fascination actuelle n'était pas nouvelle et que cette thématique contenait beaucoup d'écrits depuis la Renaissance et plus particulièrement au siècle des lumières. Le danger était à la fois de me confronter à de nombreux essais théoriques sur ce sujet, et de trouver ma place dans ce discours. Ma volonté a été de me détacher de ces publications, en apportant quelque chose d'autre. Ce que j'ai voulu étudier, ce n'est pas tant les ruines en tant que telles, mais plutôt le rapport que certains peuvent éprouver face aux ruines, un côté anthropologique de la relation entre l'homme et la ruine, et plus particulièrement la ruine post-moderne. J'ai donc eu l'occasion de contacter un grand nombre de personnes passionnées par le milieu de l'urbex, mais aussi des personnes qui touchent de près ou de loin à ce vaste thème, que sont les ruines.

Problématique

Face à un engouement croissant pour les ruines, ici post-modernes, de nouvelles pratiques se sont développées. Mais notre société tournée autour du numérique ne va-t-elle à l'encontre de l'essence même de la pratique qui est celle des explorateurs du 21ème siècle ?

Pour répondre à cette problématique, ce mémoire s'organisera en trois parties, où j'effectuerai un croisement entre des notions de la pratique de l'urbex (Urban Exploration) et des approches plus théoriques de cette attirance. Dans un premier lieu, je me suis demandé, si pour l'homme, la ruine était un réel objet de réflexion, à l'image des temps modernes et ce qu'elle peut nous évoquer et nous faire imaginer. Dans un second temps, j'ai voulu dégager ce que pouvait être et éprouver un explorateur du 21e siècle lors de ses expéditions urbaines. Enfin, le troisième temps nous permettra de nous questionner si les outils numériques, du quotidien de notre société, sont en réelle adéquation avec les volontés de cette pratique.

En replaçant le contexte historique de cet attrait présent depuis plusieurs siècles, nous essayerons, dans cette première partie, de comprendre et de déceler ce que les ruines peuvent nous évoquer, et ce que l'homme, face à ces dernières, peut éprouver. Pour cela, nous effectuerons quelques croisements entre les pensées théoriques des temps modernes et contemporains, en nous appuyant sur des expériences de la pratique de l'exploration. Nous aborderons la question de temporalité comme notion essentielle à la compréhension des ruines et qu'elles images peuvent-elles nous renvoyer. Nous évoquerons, donc, comment cette attirance se caractérise-t-elle dans l'inconscient de l'homme face à ses représentations physiques du temps qui passe, et aux nombreuses images qu'elles peuvent renvoyer, poussant l'homme à des réflexions instinctives.

Ensuite, nous aborderons le statut esthétique de la ruine. En effet, dépourvue de son usage original, elle provoque la plus part du temps un grand pouvoir d'attraction visuel engendrant des pensées semblables aux idées procurées par les ruines classiques. Elles produisent donc un grand pouvoir de l'imaginaire lié au désarroi et au travail du temps.

Dans une seconde partie, nous verrons comment cette fascination se caractérise-t-elle aujourd'hui. Nous dresserons donc un portrait type de ce qu'est un explorateur du 21e siècle. Pour cela, nous allons donc étudier comment les explorateurs appréhendent certains milieux, le plus souvent inconnus, à l'aide de leurs expériences. Ensuite, en analysant la place de l'explorateur dans ces lieux qu'il arpente, nous essayerons de décrire comment ils perçoivent cette pratique et ce qu'ils recherchent. Après avoir évoqué leurs sentiments et leurs démarches, nous nous projetterons dans une expérience qui est celle de la pratique de l'urbex, pour s'en faire notre propre idée.

Dans notre société actuelle, où les outils numériques et les réseaux sociaux sont devenus notre quotidien, il me semblait essentiel dans cette dernière partie, d'appréhender cette notion. Nous allons donc aborder comment les représentations visuelles, peuvent être néfastes et en contradiction avec la pratique de l'urbex. Ensuite, nous verrons que l'utilisation des réseaux sociaux peut avoir un impact sur la pratique. Et pour finir, nous analyserons pourquoi les « experts » de cette discipline tendent à laisser place aux « amateurs », dans une société où la course aux clics est devenue omniprésente.

© Dietmar Eckell, serie «No vacancy», Ukraine, 2015



PRÉSENTATION DES INTERVIEWÉS

// **Florian Henn**, sous le surnom de Mamythinks, est à l'origine un « gamers » puis, a trouvé une nouvelle passion pour l'urbex. Il pratique depuis plus de 10 ans l'exploration urbaine avec son associé et ami François Calvier. Ils sont tous les deux motivés par cette passion commune pour découvrir le patrimoine historique. Ils ont commencé tous les deux à explorer les alentours de Metz d'où ils sont originaires, et voyagent maintenant dans le monde entier. Aujourd'hui, ils publient leurs vidéos d'explorations sur leur chaîne Youtube ouverte en 2009. Ils comptent plus de 700 mille abonnés.

// **Aurore Gosselin**, est une jeune graphiste de 24 ans. Habitant à Rennes, elle a commencé à visiter des lieux abandonnés pour un projet de photo d'école. Elle pratique cette activité depuis plus de 2 ans maintenant.

// **Théo Rodien**, 19 ans, est étudiant à l'école de cinéma de Nantes. Il s'est lancé dans la photographie très jeune et à découvert le milieu de l'exploration urbaine à travers une série de photos sur internet il y a plus de 5 ans maintenant. Aujourd'hui, il a ouvert une page Facebook dédié à l'urbex pour partager sa passion et ses photographies.

// **Thibault Beguet**, ancien étudiant en art, a filmé le village abandonné de Pirou à l'aide d'un drone. Suite à la publication sur internet, sa vidéo a fait le buzz. À ce jour, il a monté sa propre société de production audiovisuelle de prise de vue aérienne.

// **José Camus-Fafa**, est adjoint délégué aux missions relatives aux grands projets et aux associations de la ville de Pirou. Il suit notamment le projet du village abandonné « Aquatour » de cette ville depuis 15 ans.

// **Thomas Renard**, est maître de conférences en histoire de l'art contemporain, et directeur du département d'histoire de l'art et archéologie de Nantes.

// **Margaux Toutel** est en Master 2 commerce international et finance , **Goeffrey Soinard** est étudiant en master 2 recherche en histoire, et **Thomas Daniel** passe son diplôme recherche en lettre moderne, ils m'ont accompagné dans une de mes explorations urbaines, celle du séminaire et hôpital abandonné.

// **Tim Hannem**, urbexeur expérimenté, a ouvert son site internet depuis 2001 et a décidé en 2016 de publier un livre intitulé « Urbex: 50 lieux secrets et abandonnés en France ». Il raconte les anecdotes qu'il a pu vivre pendant ses explorations et fait découvrir tous ces lieux mystérieux qu'il a visité par le biais de ses photos.

// **Romain Péneau**, infographiste et photographe installé à Nantes. Il a découvert l'urbex par hasard sur les réseaux sociaux, aujourd'hui il expose ses propres photos.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre I

CE QUE NOUS RACONTE LES RUINES

LA RUINE EN TANT QU'OBJET DE RÉFLEXION, À L'IMAGE DES TEMPS MODERNES ?

Il est vrai qu'il y a un premier moment où l'on commence vraiment à s'intéresser aux ruines à la renaissance. Cela s'inscrit dans le fait qu'il a une conscience historique plus grande qui se développe et une certaine fascination pour l'antiquité. C'est donc tout naturellement que les grands architectes, comme les Brunelleschi, Alberti et autres vont aller dessiner, mesurer les vestiges de l'antiquité. Or, on ne sait pas ce que les hommes du XII^{ème} siècle avaient forcément en tête. On n'enlève pas la possibilité qu'ils étaient fascinés par ces dernières, mais cela devient évident au XVIII^{ème} siècle par le fait que ce soit écrit ou bien reproduit dans l'art. Cela en devient un mouvement extrêmement ample aux siècles des Lumières, qui en tomba presque dans la « mode ». Il y aura, effectivement, des peintres que l'on qualifiera de « ruinistes » qui effectueront leur carrière sur cette thématique, tels que Hubert Robert. Ces toiles se vendaient tellement bien que cela en devenait quasiment un phénomène de mode. Au-delà de ça, il semble que ce soit associé à un phénomène lié à l'état intellectuel de la société, de la société des Lumières. La réflexion à cette époque était portée sur la position dans l'histoire, du rôle de l'homme et de sa vacuité, à sa place « faible » et à la remise en cause du rôle central de Dieu sur terre.

Nous avons tous étudié pour la plupart d'entre nous Voltaire, Candide... au collège, Lycée... Au tremblement de terre de Lisbonne etc... C'est donc toutes ces choses qui font réfléchir les hommes à cette époque-là, ainsi que sur la remise en cause du pouvoir autoritaire, car il y a aussi de cela dans le regard des ruines d'après Thomas Renard, maître de conférence en histoire de l'art contemporain à l'université de Nantes.

C'est assez marquant et cela résonne aussi avec l'actualité. Aujourd'hui, c'est le comte Volney en Syrie qui propose toute une réflexion au regard des ruines, les vestiges auxquels s'en sont pris Daech, sur le fait qu'un dictateur puisse faire autant de désastre face à ces ruines, et que le pouvoir et l'oppression disparaissent finalement beaucoup plus rapidement que ces traces-là.

Aujourd'hui, il y a une fascination des ruines qui est au moins aussi importante, mais qui a quand même changé de nature. Politiquement, où plus particulièrement la société a beaucoup changé, du point de vue intellectuel, il y a peut-être quelque chose de similaire, du moins dans la dimension visuelle. Thomas Renard pense que la fascination des ruines est avant tout visuelle, c'est un support de mémoire, c'est quelque chose qui active la mémoire, et cette mémoire est de l'ordre de l'affect, ce n'est pas forcément qu'une mémoire historique. Elles engendrent des manifestations de sentiments, et d'émotions divers.

Quand je me suis rendu à Pompéi l'été dernier 2017, avant de m'imaginer la reconstruction, et de projeter mon histoire sur ces fragments, (« Alors ici, cela devait être sûrement un bain, une maison, et là, c'était certainement une route.. »). On a quand même un rapport très tactile avec le lieu dans lequel on se trouve. On est impressionné et on se rappelle que l'on se trouve dans les traces d'une civilisation qui a peut-être plus de 2000 ans et plus de 500 générations qui se sont succédées depuis, et que malgré l'époque et les catastrophes passées, le lieu est toujours resté présent.

Aujourd'hui et au-delà de cela, il y a peut-être quelque chose d'autre, effectivement les ruines que l'on voit le plus souvent, s'apparentent à Détroit par exemple. Ce sont des ruines de l'époque industrielle, les ruines du modèle de la modernité. C'est donc une prise de conscience post-moderne qui subsiste aujourd'hui, du fait que ce grand projet de société occidentale basé sur la croissance et le développement qui promettait une sorte de lendemain qui « chante », mais aujourd'hui justement qui déchante. Alors que nous procurant ces dernières? Quels messages nous transmettent-elles quand l'on se retrouve face à elles? Celles qui subsistent dans notre « quotidien » face au temps qui passe.

I - LA RUINE, UNE FIGURE DU TEMPS ANACHRONIQUE

« FIGURES DE TEMPS ANACHRONIQUE, FORCÉMENT INACTUELLES, LES RUINES FORENT NOTRE PRÉSENT EN Y RENDANT MANIFESTES DES ZONES DE MOBILITÉ, DES STRATIFICATIONS, INVITANT À DES FUITES EN AVANT ET DES REMONTÉES DU PASSÉ. ANALYSER LES DIVERSES FIGURATIONS DES RUINES PERMET D'EXPOSER, FONDAMENTALEMENT, OÙ NOUS NOUS SITUONS FACE AU TEMPS, ET DE PRENDRE ACTE DE L'HISTORICITÉ DE CETTE RELATION. »²

Le terme anachronique est ici en étroite relation avec ce que signifient les ruines dans notre société actuelle, en effet la définition du CNRTL nous énonce que c'est « l'action de placer un fait, un usage, un personnage, etc. dans une époque autre que l'époque à laquelle ils appartiennent ou conviennent réellement ». La ruine en est ici l'objet, sa présence passée se retrouve introduite dans notre époque actuelle et nous ramène dans sa période encore pleine de vie.

Effectivement, face aux ruines, la question du temps est omniprésente, nous nous retrouvons perpétuellement face au temps, plus explicitement face aux signes extérieurs du passage du temps, c'est-à-dire à la décomposition d'un ensemble. Ce qui est curieux c'est que l'on parle d'un temps qui n'a manifestement plus lieu, malgré l'existence physique des fragments encore présent. André Habib affirme que **« le paradoxe topique des ruines relève de la sorte d'une signification en défaut de présence, hic et nunc. »**

Il est vrai que lorsque nous parlons ou regardons des ruines, nous nous imaginons immédiatement ce qu'elles étaient ou ce qu'elles ne seront plus. Nous nous représentons seulement mentalement ce qu'elles auraient pu être avant qu'elles ne deviennent ruine. Elles ont leur propre présence à ce jour, par leur faillibilité d'après André Habib.

¹ L'inconscient des vestiges psychanalyse de la ruine. Paul-Laurent Assoun p.53

² Richard Bégin, André Habib, Imaginaire des ruines, Revue Protée, Volume 35, Numéro 2; Automne, 2007, p5

« La ruine, ce reste matériel de l'acte de destruction temporelle, mérite d'être considérée en elle-même, comme objet, produisant un saisissant effet d'affect chez le spectateur, où la mélancolie le dispute à la jouissance de la perte. »¹

LA RUINE, L'ILLUSTRATION D'UN TEMPS SUSPENDU



© Empire of dust # 1, 2015 © Amélie Labourdette
Courtesy Galerie Thierry Bigaignon

La ruine est l'évocation de l'absence. Ce fragment de ruine se retrouve dans l'espace « hic et nunc », mais vient suggérer un « hors-temps » ainsi qu'un espace autre.

En parcourant la ruine, on ne cherche pas tant à parcourir le lieu qu'à parcourir l'époque passée pendant laquelle ce lieu a vécu. Parce qu'on aime voir « comment c'était avant ». En effet, ce qui change le plus du quotidien, c'est le passé délaissé et qui dépayse tellement quand on y pénètre, qu'on se sent déplacé dans le temps. Les ruines sont le produit du temps mais elles sont aussi un produit qui nous place hors du temps, de notre temps, de notre époque. C'est effectivement, ce qui a motivé Thomas et Geoffrey à m'accompagner dans mon exploration. Face à la représentation théorique ou visuelle de l'histoire, ils voulaient expérimenter physiquement ce lieu.

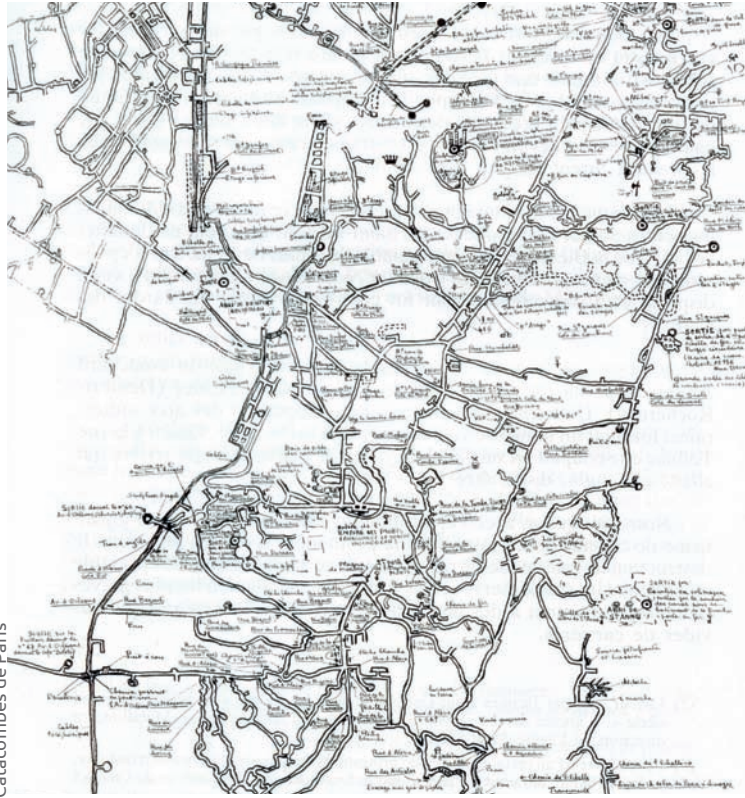
Peter Janssens dans son livre « Claude Simon, faire l'histoire »¹ caractérise comme ruine, le passé qui subsiste à exercer « les forces à l'œuvre dans le présent ». Par ailleurs, ces lieux sont des espaces de chevauchement; la rencontre entre passé et présent s'enchevêtre et s'entrecroise indéniablement. C'est pourquoi nous pouvons les qualifier de « hors-temps ».

« Ce qui est hors temps « agit » dans la temporalité à la fois comme passé et avenir » ajoute Jean-François Lyotard dans ses notes de la pensée freudienne². Si le lieu abandonné réussit à arrêter le temps, c'est que tous les temps y sont présents ou que la ruine est vivante dans tous ces temps dans l'idée de Claude Simon; « la ruine est la matérialisation de cette activité-là ».

¹Peter Janssens, Claude Simon, faire l'histoire, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, Février 1998, p.53.

²LYOTARD, Jean-François dans ses notes de la pensée freudienne, Discours, figure, p.54

CHEVAUCHEMENT DE TEMPS DIFFÉRENTS



© Plan dressé en 1940 par René Suttel
Catacombes de Paris

Lors de visites de lieux abandonnés, on se sent complètement déconnecté du présent, nous faisons un bon dans le passé. Certains lieux nous transportent à l'image d'un voyage dans le temps, notamment les lieux enfermés, comme nous le dit Florian Henn, par exemple, dans les catacombes de Paris; « Tu remontes carrément le temps, c'est-à-dire que tu es à la surface en 2017, tu descends une échelle, tu plonges dans les entrailles de la capitale et là, au fil des marques des inspecteurs de carrières, tu remarques des dates qui remontent à la fin du 18e. Tu as vraiment cette sensation de faire un voyage dans le temps, tu as vraiment cette sensation d'être de retour dans le passé et de te sentir comme les personnes qui pouvaient y travailler, il y a plusieurs siècles. » En quelques instants, en passant une certaine limite comme une clôture, un mur, nous sommes coupés du monde réel, même s'ils ne se trouvent qu'à quelques mètres. En expérimentant physiquement les lieux abandonnés, nous sommes projetés dans un monde parallèle, où l'on perd toute notion du temps.

Les ruines en quelque sorte nous invitent vers un ailleurs, vers une autre sphère, une autre dialectique du temps et de l'espace comme me l'a confié Théo, étudiant à l'école de cinéma de Nantes; « Ces lieux sont incroyables à visiter, et il m'arrive de visiter de véritables capsules temporelles, des lieux oubliés par le temps, bloqués dans une période révolue... Ces visites sont passionnantes et instructives, et le temps donne aux lieux un côté graphique vraiment particulier »

« La ruine montre la précarité des œuvres humaines, mais l'objet à la disparition en persistant à exister; c'est donc un passé présentifié. Elle atteste de visu que ce qui a temporellement cessé d'exister est toujours là, épargner avec le temps. »¹

Les lieux abandonnés, les ruines... sont des lieux qui nous mettent dans une « bulle » en extérieur du présent. Aurora, exploratrice urbaine depuis maintenant deux ans, nous l'énonce; « Au final c'est un peu une trace du passé qui est restée, il ne reste que cela du passé et c'est un lieu à part c'est un lieu qui retrace une histoire qui est.., qui continue. Le fait que ça perdure, que ça a une autre vie. Une vie après la vie quelque part ». Les explorateurs

de ruines sont projetés dans un temps suspendu au monde réel, une sensation de vivre hors du temps quelques heures. Le photographe Romain Péneau, que j'ai pu contacter et qui publie ses photos de lieux en décomposition renforce l'idée que l'exploration urbaine est comme un voyage dans un autre monde que celui qui se trouve dans notre vie quotidienne; « Un espace artificiel, au fil du temps avec très peu de perturbations causées par l'homme, apporte des choses que vous n'attendriez jamais, des arbres qui poussent sur des piles de documents, des livres qui ont été transformés en ruches, des journaux des années 30 et tout ce genre de choses. Alors quand vous sortez de ce bâtiment et que vous vous retrouvez dans le monde réel entre guillemets, vous retrouvez vacarme, téléphone, et voiture... »

¹Paul-Laurent Assoum, Ruines et vestiges, L'inconscient des vestiges, 303 magazine, p54

La plus grande partie de cet attrait pour lui est la « machine » à voyager dans le temps. Comme précédemment énoncé, il se retrouve projeté dans un ailleurs qui lui permet de s'évader du moment présent. Ces espaces réunissent une concentration de temps différents, rendus visibles par les traces tangibles d'une vie antérieure, en corrélation avec ce sentiment du moment présent à l'extérieur et les suppositions du futur.

«Parfois, il n'y a personne aux environs sur des kilomètres et des kilomètres, j'ai l'impression d'être seul au monde. Ça a quelque chose de terrifiant, mais c'est aussi un sentiment paisible. Je suis tombé amoureux de cette sensation, j'y suis complètement accro. J'adore abandonner ma réalité pour me plonger dans ces univers parallèles.» Seph Lawless, photographe urbex de ShoppingMall abandonné au États-Unis.

Les lieux abandonnés nous apparaissent comme un mirage, face à nous, hors du temps présent, le contemplateur est brutalement projeté dans un autre temps, un autre espace, cette sensation provoquée est inhabituelle. Abandonnés des Hommes, ils ont survécu au temps, la nature a repris ses droits et nous renvoient à une rencontre entre le passé et le présent. Elles nous plongent dans une autre atmosphère, relatif à une autre époque, un passé proche et distant mais aussi familier. Un « retour vers le futur » qui nous donne l'impression de visiter notre monde en ruine.

En regardant la série Strangerthinks, mon rapport aux ruines post-modernes et mon ressenti lors de mes quelques « explorations » de ces ruines m'évoquent l'Upside Down de la série, « le monde à l'envers ». L'Upside Down dans cette série, est une dimension alternative existant en parallèle du monde. Il renferme les mêmes endroits que le monde actuel, mais est représenté comme beaucoup plus sombre, où la nature a repris ses droits, et où le monde est dépourvu de vie humaine avec l'omniprésence d'un sentiment mystérieux et inhabituel. La déambulation dans ces lieux abandonnés est comparable à ce monde parallèle, tout est similaire au monde présent mais vide de présence humaine, comme un miroir du monde présent figé.



L'UPSIDE DOWN

© Affiche de la série StrangerThinks
Conception Studios-SpokeArt, 2017

UNE ALLÉGORIE DE LA MORT

« VISION D'UN MONDE PÉTRIFIÉ, LA RUINE OBLIGE À REGARDER LA MORT EN FACE, OU PLUTÔT À L'ENVISAGER »¹

La perception du passé qui se retrouve matérialisée en face de nous dans un espace-temps qui est le nôtre, nous montre bel et bien le paradoxe des ruines. Les fragments, les pierres, sont installés ici depuis parfois des siècles, elles ont une histoire, elles font partie du passé mais sont présentes dans notre temps présent. La ruine est le « reste » d'un monde entre deux époques.

Je pense que les ruines peuvent être une sorte de représentation du temps, de Memento Mori. En arts, par exemple, la représentation de crâne ou de sablier, est en quelque sorte un rappel que nous aussi, nous ne sommes pas grand-chose sur terre, que nous mourrons un jour. Donc ce passage du temps, inscrit dans les bâtiments, peut avoir la même

utilité que ce genre de vanité en peinture. La ruine, en général, nous renvoie à une image liée à la décadence d'une société. Par le fait qu'elle se retrouve vide de présence humaine, elle nous amène directement à des pensées liées à l'extinction de ses habitants ou d'un lieu qui a vécu une catastrophe, quelque chose d'important pour ces derniers désertent ces lieux. Mais dans tout les cas, elle nous fait percevoir un bâtiment qui avec le temps est parvenu à une déchéance physique.

Paul-Laurent Assoum compare la ruine telle une « chose mort-vivante, vécu d'outre-tombe » qui en fait donc côtoyer la vie et la mort. D'après lui, « Le voyeur de ruines », comme il l'appelle, se ressent comme un rescapé d'un passé révolu dont il se met à contempler.



© CLAESZ, Pieter, Vanitas still life, 1630

Chateaubriand, qualifie aussi les ruines de monuments « d'outre-tombe » qui nous ferait avoir une expérience de « vie dans la mort ». Malgré qu'elle ne nous fait rien apercevoir de la mort, c'est quand même cette image qui en est cultivée.

«L'omniprésence de la mort et la destruction sont très présentes dans l'atmosphère du site.» Thibault

La ruine renvoie au spectre d'un monde déchu, figé dans le temps présent, et nous contraint à observer la mort en face, ou alors, peut-être, au moins à y songer.

D'après lui, « On se sent regardé, voire toisé par les ruines qui font tache dans le tableau du monde présent, par un effet de renversement dans le contraire, familier à la logique inconsciente ». Pontais, lui, sur cette idée pense que « (l'inconscient) se soucie comme d'une guigne de nos repères chronologiques, il brouille les époques - chacun de nos rêves en témoigne - il peut faire du passé notre avenir, du futur notre mémoire et du présent parfois un instant d'éternité. (...) L'inconscient, ce sont les temps mêlés, ce n'est pas de l'intemporel »². L'auteur, ici, explique que le contemplateur de ces ruines passe du rôle de l'actif au passif face à cette dernière. Il parle alors d'un sentiment de « malaise fasciné ». Ce sentiment ambigu d'attrait et de répulsion. On peut parler de « phénoménologie de la ruine », qui dévoile l'effet qu'elle provoque sur et chez le contemplateur, « jusqu'en son intimité »³.

¹L'inconscient des vestiges psychanalyse de la ruine. De Paul-Laurent Assoum p.53

²Peter Janssens, Claude Simon, faire l'histoire, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, Février 1998, p54.

³La description des ruines et le phénomène saturé, Penser les ruines à partir de Jean-Luc Marion, de Javier Bassas Vila

Les ruines pourraient être, alors, assimilées à des Memento Mori de notre monde, mais à l'inverse plutôt rassurant. D'ailleurs, si de vieilles bâtisses, d'anciennes villas ou théâtres abandonnés sont encore présents, ils font l'objet de vanité, ils démontrent que quelque chose demeure, persiste toujours. Les urbexeurs, comme Mamythinks me confient leurs fascinations et leurs attrait pour les endroits qui illustrent et symbolisent la mort ou la naissance. Ils affectionnent plus particulièrement les hôpitaux, les asiles, les maternités ou bien les morgues, car cela les renvoie directement à se questionner sur la vie sur terre ainsi qu'au temps qui passe.

En effet, des indices, des signes renvoyant à la notion de la mort, du passage du temps sont bien présents sur ces sites. Dans l'hôpital abandonné, nous avons pu remarquer la présence de pierres tombales entassées dans un local prêtent à être gravées et utilisées. Un lit médical isolé dans une pièce de l'hôpital se retrouvait là, seul, présent face à nous au beau milieu de cette salle. L'imagination devient alors débordante, sur ce qui a pu se passer, sur les personnes qui ont défilé sur ce lit. Inconsciemment ou non, cette image nous renvoie indirectement à la mort ou à la souffrance.



© James KERWIN, Beyond ruin porn

MEMENTO MORI: (locution latine qui signifie « souviens-toi que tu vas mourir ») est une formule du christianisme médiéval. Exprimant la vanité de la vie terrestre, elle se réfère à l'« art de mourir », ou Ars moriendi. Definition, Wikipedia

UNE PRISE DE CONSCIENCE DE LA VULNÉRABILITÉ DE L'HOMME SUR TERRE

Ce que nous raconte les ruines

« Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes », écrit Diderot en 1767, « Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. (...) Qu'est-ce que mon existence éphémère, en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancèle, de ces masses suspendues au-dessus de ma tête, et qui s'ébranlent ? »

Diderot prend conscience du temps et de la brièveté de son existence devant la « poétique des ruines » des toiles d'Hubert Robert. Face à ces tableaux, il se rend compte que dans les représentations de ces vestiges qui l'entourent, on lui annonce une fin, et donc le résigne à ce qui l'attend. C'est-à-dire à la précarité de son existence sur terre. On peut effectivement retrouver ce sentiment du temps qui passe, et de la vulnérabilité de notre passage sur terre face à ces dernières. Que ce soit en représentation ou in situ, elles permettent de nous faire réfléchir sur notre propre destin qui est alors éphémère.

Ces espaces, que sont les ruines, nous invitent à méditer sur notre devenir, et sur la notion de la mort. Ils nous donnent à nous questionner et nous sollicitent à méditer sur notre existence.

Lionel Dupuy parle des ruines comme « les insignes d'un temps dominateur qui fait endurer à l'homme la caducité de son existence ». Il rajoute dans son article "Poétique de la ruine et imaginaire géographique dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne"¹, que les personnages sont face à la fragilités de leur existence sur terre, et surtout face au peu de moyens qu'ils possèdent devant la force et l'incertitude de la nature.

¹DUPUY, Lionel, Poétique de la ruine et imaginaire géographique dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne, Ruines, Revue des sciences humaines et sociales. n° 120, p 49-59

L'inconscient de l'Homme prend conscience face à ces ruines, de sa « petitesse » face au temps et à la nature. Le temps qui passe sur ces fragments, nous rend compte qu'il n'y a que le temps qui subsiste. Les pierres sont les signes du temps qui court.

« Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. »

Extrait du « Génie du christianisme », Chateaubriand, 1802.

Le thème de la ruine se positionne comme une métaphore pour parler de manière plus symbolique de la déchéance du temps face à l'homme impuissant.

La ruine provoque un imaginaire plus qu'un autre objet, c'est un support de mémoire et d'affect. L'idée que quelque chose a disparu, nous renvoie directement au fait que nous-mêmes, nous ne sommes pas faits pour durer dans le temps, ou peut-être que l'on n'est pas né au bon moment, à la bonne époque.

Cela peut, peut-être, faire référence au mythe de l'Atlantide, d'une civilisation brillante que l'on ne connaîtra jamais. Quelque chose à la fois sur la rapidité du temps qui passe, de la vie humaine par rapport au passage de l'histoire et puis peut-être aussi de tout ce qu'on n'a pas connu et qu'on ne découvrira jamais.

UN SIGNE D'UN PASSÉ RÉVOLU

Ce que nous raconte les ruines

Que ce soit des ruines, des lieux abandonnés ou des débris, ces « fragments » figurent un passé révolu qui persévère et qui demeure dans les vestiges qu'ils nous sont laissés. Les ruines nous donnent une vision plus large que les seules marques potentielles présentes du site, que sont celles d'une catastrophe, d'une dégradation, ou de la décadence face au temps et au fil des années. Malgré que les ruines se montrent, à travers différents médiums ou par simple expérience, comme l'empreinte du désastre ou de la fatalité, elles nous suggèrent principalement un temps qui existait et une présence qui n'existera plus.

Le thème des ruines n'est pas juste l'observation des « idéaux » des Lumières, mais il est vraisemblablement l'objet d'une réalité de l'existant. Malgré qu'elles sont vouées à la disparition, les ruines dans un sens, font, écrivent, esquissent, et préservent l'histoire. Les ruines font partie de la mémoire d'un temps passé qu'elles nous donnent à voir par les fragments de sa grandeur passée. L'attrait des ruines n'est pas nouveau, il suffit de lire les humanistes du XVI^e siècle ou les romantiques des XVIII^e et XIX^e siècles; elles sont un témoignage de l'Histoire, d'une époque close et terminée.

« Ces « ruines » non seulement rendent la pratique sémiotique témoin de la faillibilité du monde, mais apparaissent aussi comme les gardiennes privilégiées d'un langage en mesure d'évoquer l'imprésentable et, qui sait, de toucher au réel, et à la part sensible du temps. » André Habib et Richard

Bégin *Imaginaire des ruines*, Volume 35, Numéro 2, automne, 2007, p. 5-6 Protée

Les ruines font partie d'une figuration d'un temps révolu, celui où l'édifice resplendissait. Les ruines expriment bien visuellement ce qui les différencie du monument intact mais c'est justement par cette « absence » qu'elles révèlent leurs existences bien distinctes. Elles sont mises en valeur par la présence de l'absent.

« Alors qu'au départ, les bâtiments à l'abandon évoquent la décrépitude, le déclin et la dégradation à la fois sociale et symbolique, la figure de la ruine prend une valeur esthétique et renvoie à la méditation sur le passage du temps. »

Hladik, Murielle, *Traces et fragments dans l'esthétique japonaise*, Editions Mardaga, 2008, p.37



UNE PHILOSOPHIE DE LA DÉCADENCE TRADUITE PAR LE « SUBLIME DES RUINES »

II-La ruine, objet visuelle de délectation

Au siècle des lumières, le thème des ruines séduit car il fait naître un sentiment d'effroi et procure un certain « frisson ». Le philosophe anglais, Edmund Burke, théorise en 1757, la notion du « sublime » qu'il associe à un ressenti d'un mélange de « frayeur et de jouissance ». Il y a tout un concept du sublime, c'est la représentation de la beauté dans le terrible qui va donner des représentations du temps; de tempête en mer, de massacre, de carnage. C'est ce que l'on retrouve à l'époque du XVIIIe siècle, lié à ce sentiment très central dans ce qu'on appelle le Romantisme. Cette trépidation qui accroche le contemplateur face à la grandeur d'un paysage de tempête se rapproche de l'émotion qui apparaît lors de l'observation du passé figé des ruines.

Nous retrouvons un lien entre la philosophie de la décadence et les ruines, tout ce qui peut s'apparenter au désastre et au chaos.

La philosophie de la décadence, peut-être assimilée à la déprise. Aujourd'hui, nous nous trouvons dans un monde de guerre, de destruction. Nous pouvons retrouver des endroits, des ruines cachées par la nature, des lieux abandonnés qui attirent, et qui nous propulsent dans un autre univers.

Nous pouvons spécifier différents types, en effet, certains peuvent se sentir projetés dans un ailleurs, qui permet de s'évader du moment présent. D'un autre côté, certains vont chercher à aller voir des ruines de guerre, de désastres plus ou moins récents. On appelle cela le DarkTourism, le tourisme macabre. C'est-à-dire aller voir les vestiges de camps de concentration par exemple, ou à l'extrême visiter Fukushima en quelques heures, ou biens des endroits de guerres beaucoup plus récents; voir certains vestiges, voir des impacts de balles et d'obus..

La ruine participe à l'épreuve de dessaisissement ou de déprise de l'existant, elle s'élève à un oubli de soi, au profit du sens du destin suggère Sophie Lacroix.

Dans son livre Ruines, elle explique que la poétique des ruines rencontre étroitement le thème du chaos; « Quelque chose se désorganise, se rompt, qui produit une séparation des éléments initialement liés, voire même une destruction de l'ensemble »¹.

Si l'on pense à ses actions de destruction, cela change le sentiment vécu par le spectateur, « les ruines ne produisent pas un effet d'harmonie, de satisfaction, comme dans le cas d'un objet « beau », mais le sentiment de l'abîme auquel le sujet se sent exposé »².

Une esthétique des ruines relève donc davantage d'une esthétique du beau, d'après S. Lacroix. Ce qu'elle veut dire par là, c'est que la ruine nous permet de voir ce qui n'est plus, comme « un commencement idyllique ».

« (...) les ruines sont moins un spectacle qu'une expérience, car celui qui contemple est touché et transformé »³.
Expérience esthétique de la ruine, Jean-Francois Lacombe

Les ruines qui attestent une dévastation, ou une catastrophe permettent de susciter ce sentiment du « sublime ». Diderot énonce l'exaltation que le sublime peut procurer sur l'homme: **« Les idées que les ruines éveillent en moi sont grandes »⁴.**

Kant évoque, quant à lui, des exemples parlants: « l'aspect d'une chaîne de montagne dont les sommets enneigés s'élèvent au-dessus des nuages, la description d'un ouragan ou celle que fait le Milton du royaume infernal, nous y prenons un plaisir mêlé d'effroi (...). Il faut, pour être capable de recevoir dans toute sa force la première impression, posséder le sentiment du sublime. »⁵

42 Mme de Sévigné montre bien cette idée dans une lettre de 1695 : « Que nos montagnes sont charmantes dans leur excès d'horreur ; je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter toutes ces épouvantables beautés. ». Edouard Burke, l'exprime aussi: « La terreur, principe essentiel du sublime » dans sa Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau en 1757.

¹ LACROIX, Sophie, Ruine, Paris, Editions de la Villette, «Passage», 2008, p44

² Ibid. p44

³ LACOMBE, Jean-François, Expérience esthétique de la ruine, Symbolique des ruines contemporaines 2009

⁴ DIDEROT, Denis, Salons : Tome 3, Ruines et paysages, 1767, p338

⁵ Kant, Emmanuel, Critique sur le sentiment du beau et du sublime, traduction de Roger Kempf, Vrin, paris, p.19

© Leonardo Coccorante. 1680-1750. Naples. Ruines au bord de mer, effets d'orage. Grenoble Musée des Beaux Arts.



Plusieurs représentations artistiques peuvent clarifier cette pensée. On peut prendre en exemple la toile de Leonardo Coccorante, « Ruines au bord de mer », qui représente une tempête. Le paradoxe de celle-ci, est que, malgré cet orage, nous nous sentons à l'abri derrière ces immenses colonnes en ruine, comme les personnages peints sur cette toile. Sophie Lacroix admet effectivement que nous devrions être inquiétés face à la fureur de la nature, alors qu'au final nous sommes ébahis par le déferlement que nous donne en spectacle les éléments naturels. Elle parle de « vues qui incitent au sublime car elles ont généralement à voir avec l'extraordinaire »¹.

Le philosophe E. Burke mentionne dans son essai sur le sublime: « La passion de la terreur produit toujours du délice quand la menace n'est pas trop proche »². En effet, cette notion de sublime nous procure un plaisir ambigu composé d'un plaisir que nous procure la crainte quand on sait évidemment qu'on ne risque rien, que le risque ne peut nous toucher et qu'il y a une certaine distance. Nous sommes derrière, aujourd'hui, la catastrophe est passée. Nous ne voyons que les signes de cette dernière, nous n'en voyons que les impacts. Sophie Lacroix, pense que cette ambiguïté montre l'embarras qu'exprime Diderot; « Vous ne savez pas pourquoi les ruines font tant de plaisir » dans ruines et paysages.



¹ LACROIX, Sophie, Ruine, Paris, Editions de la Villette, «Passage», 2008, p44

² Burke, Edmund, Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau, traduite présentée par Blondine Saint Girons, Vrin, paris, 1998, partie I, chapitre 14, p 91

AU XXI^e SIÈCLE, UNE FASCINATION POUR LA CATASTROPHE

Ce que nous raconte les ruines

CATASTROPHE¹, Subst. fém:

[En parlant de phénomènes naturels]

Sens 1: **Événement brutal qui bouleverse le cours des choses, en provoquant souvent la mort et/ou la destruction.**

Synon. désastre, fléau, malheur

Sens 2: **Événement aux conséquences particulièrement graves, voire irréparables; état qui en résulte, ruine, désastre.**

Les ruines sont d'une façon ou d'une autre assez présentes dans nos vies. Pour S. Lacroix elles ont ce statut de «géants hors du temps», et «qu'elles nous font aussi éprouver la menace de la disparition qui opère en elles»².

Aujourd'hui, notre société actuelle est d'autant plus attirée par ce phénomène qui est le post-apocalyptique. Nous pouvons le remarquer dans les représentations artistiques ou cinématographiques plus particulièrement.

Ce phénomène captivant, exposé par la thématique de la ruine, de la mort et de la décadence, est effectivement un sujet cyclique dans l'histoire. Attirés par cet imaginaire, avons-nous la certitude, nous, les générations du 21^{ème} siècle, d'être touchés par cette exaltation eschatologique ?

L'eschatologie (du grec ἔσχατος / eschatos, «dernier», et λόγος / lógos, «parole», «étude») est le discours sur la fin du monde ou la fin des temps.

¹Définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

²LACROIX, Sophie, Ruine, Paris, Editions de la Villette, «Passage», 2008, p45

¹McCarthy, Cormac, The Road, Vintage book, New York, 2007, 304p.

Notre société est tenaillée par cette préoccupation qui est la fin du monde. On peut le remarquer avec les prémonitions Maya ou d'autres civilisations, ou les différents films de plus en plus nombreux qui abordent ce sujet. (2012, MadMax, Interstellar..). Alors par cette fascination en pleine expansion des lieux abandonnés, ne voyons-nous pas les ruines comme un symbole du cataclysme annoncé ?

En effet, notre société est anxieuse, préoccupée par l'image de l'apparition prochaine d'une soudaine catastrophe.

Le critique, Dominique Viart, dans son article «l'apocalypse et après», reconnaît que notre société est fondée sur le drame du 20^{ème} siècle. «Dès lors je me demande, comment ne pas penser à l'avenir sous les formes les plus sombres?»

Je pense que l'attirance pour ce phénomène est intéressante à questionner, car en effet, il est porteur de la crainte et des interrogations de notre société. Actuellement et depuis plusieurs années déjà, l'art visuel et cinématographique sont détenteurs de nombreux sujets post-apocalyptiques. C'est le signe que cette fascination semble attirer un vaste public, inconsciemment ou non.

Dans un autre domaine, celui de la littérature, avec le roman The road, celui écrit par McCarthy en 2006, est un bon exemple sur la présence de l'imaginaire des ruines par la fiction contemporaine. En effet, il décrit la déambulation d'un père et de son fils, dans un monde entièrement ravagé suite à une épouvantable catastrophe¹. Les arts contemporains se rejoignent par la représentation de l'imaginaire des ruines mais aussi par une esthétique du chaos et d'une nature qui reprend ses droits dans un milieu construit.

LE TRAVAIL DU TEMPS, MÉLANCOLIE ET NATURE

Jean-Louis Tornatore, professeur d'anthropologie, travaille principalement sur le patrimoine et sur certaines ruines. Pour lui, « certaines ruines, c'est la nature ». Quand on regarde la nature maintenant, il y a de moins en moins d'animaux, de diversité, de moins en moins de bruit dans certains endroits. Il se demande alors si justement ce n'est pas ça aussi qui disparaît. D'ailleurs, je me rappelle avoir été surpris d'apprendre qu'il n'existait plus de forêt naturelle en France métropolitaine dans une émission de radio FranceCulture. Il pense que cette fascination pour les ruines est le moyen de nous cacher le fait que la planète est en mauvais point. Cela se traduirait comme une sorte d'attraction et de répulsion.

Les photos publiées sur internet de lieux abandonnés fascinent de plus en plus les internautes, un temple d'Angkor habillé d'un manteau végétal, des carcasses de voitures au beau milieu d'une route ensevelie par les arbres, un hôpital psychiatrique enneigé à flanc de montagne, une usine désaffectée en pleine forêt, un parc d'attractions repris par la nature... Toutes ces images sont « époustouflantes » car elles nous font découvrir une nature éclatante, à l'inverse d'une nature opprimée par l'homme.

« Elles montrent la nature réabsorbant les traces humaines, comme en train de se cicatrifier, et j'ai compris soudain pourquoi on peut aimer les cicatrices - voire fantasmer les cicatrices comme dans "Crash" de Ballard, mis en film par Cronenberg - parce que la cicatrisation, c'est le processus le plus spectaculaire par lequel s'épanouit la puissance du vivant. Bref, je rêvais en regardant ces photos. »¹ Xavier Delaporte

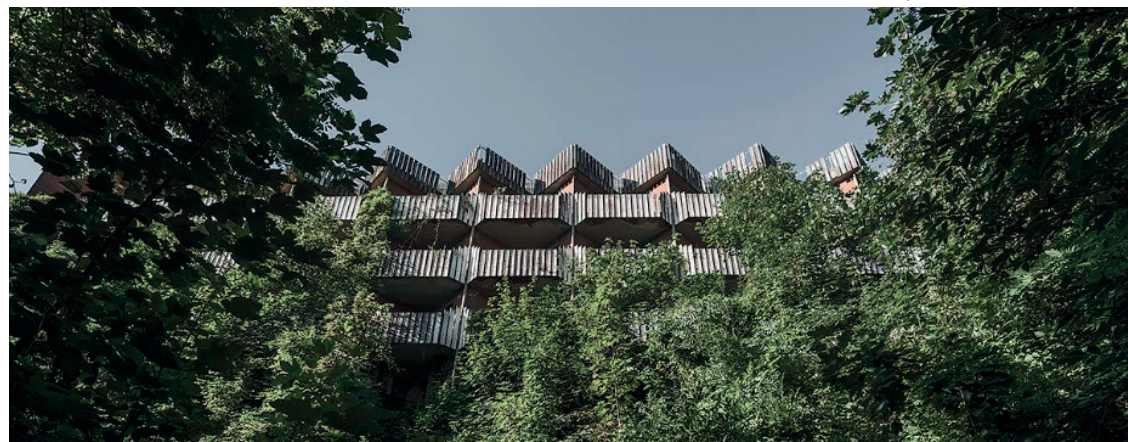
48 Cette attraction pour la nature dans un milieu construit fascinait déjà à l'époque de Flaubert. Lors de sa venue à Clisson en 1847, il se dit « surpris, émerveillé par l'étonnant mélange des ruines et des arbres, la ruine faisant valoir la jeunesse verdoyante des arbres et cette verdure rendant plus âpre la tristesse de la ruine. » Il entend par là, que la nature restera d'une éternelle jeunesse, et qu'elle se moque de l'état décrépit des constructions bâties par l'homme.

¹Xavier Delaporte
Pourquoi internet
aime-t-il autant les
lieux abandonnés?
France culture
19/04/2017

Ce que nous raconte les ruines



© Dietmar Eckell, serie «No vacancy», Italie, 2015



Flaubert l'avait bien compris, « on ne peut pas concevoir de ruines romantiques sans une parure de végétation, lierres et herbes folles sont là pour renforcer la conviction que le temps et la nature, au final, triomphent de toutes les vanités humaines. »¹

Cyprin Gaillard, dans une série de gravures, a inséré des bâtiments modernistes dans des gravures paysagères hollandaises du 18ème siècle. Son but était de questionner la place de la nature dans notre monde urbanisé de toute part et « d'interroger la trace de l'homme dans la nature et face au passage du temps ». Il a donc détourné les représentations naturalistes de Rembrandt et autres, en symbolisant les paysages comme des terrains constructibles prêts à se faire empiéter par la végétation. Dans ses gravures, l'artiste a voulu faire une allégorie à l'idée qu'évoque Diderot; « il faut ruiner un palais pour en faire un objet d'intérêt » comme avait pu le faire Hubert Robert dans ses peintures telle que la galerie du Louvre. Dans ses gravures, il a voulu représenter notre avenir comme si ce dernier était déjà passé en symbolisant des bâtiments futuristes déjà abandonnés et engloutis par la végétation.²

Il est évident que la nature participe à la beauté des lieux abandonnés, Romain a répondu à la question que j'ai pu lui poser lors de notre échange; « Quels sentiments ces lieux éveillent-ils en vous ? »

« Quels sentiments ? Mis à part la peur ? Je suis émerveillé devant ce que je trouve beau, et je trouve ça beau. L'émerveillement, oui, c'est sans doute mon sentiment le plus fort quand j'arrive dans un lieu abandonné. Émerveillé par ce qu'a construit l'homme et surtout : par ce qu'a repris la nature. J'adore voir un arbre, de la végétation, reprendre sa place, la place qu'il/qu'elle mérite sans doute ! Sans cesse j'ai le sentiment d'être tout petit quand j'entre dans un de ces lieux, ils sont souvent vides ou presque mais surtout, je me rappelle sans cesse que nous ne sommes pas grand chose à côté de ce qu'est la nature. »

Il est vrai que la nature en peu de temps peut changer les paysages. Dans l'exploration des lieux abandonnés, c'est cette puissance de la nature qui rend ce côté poétique du lieu. Les branches s'infiltrant dans le moindre interstice, à travers les fenêtres. Il ne faut que quelques années pour qu'un tapis de



Ce que nous raconte les ruines

© Cyprin Gaillard, Belief in the Age of Disbelief, 2005

végétation vient recouvrir les sols et les murs, voir même la toiture d'un bâtiment. En seulement 4 ans, l'ancienne colonie de vacances que je visitais régulièrement a complètement changé visuellement. Ce lieu est devenu presque impraticable. Les arbres, les ronces ont fermé le passage qui permettait de rentrer dans le bâtiment principal. La végétation florissante a pénétré dans ce lieu, a perforé des planchers, la limite entre extérieur et intérieur est aujourd'hui devenue floue. Dans un monde où tout est contrôlé ou du moins en majeure partie, on aime voir la nature reprendre ses droits, c'est-à-dire aléatoirement et librement, c'est un sentiment presque magique surtout dans ces bâtiments construits par l'homme.

« Quand tu vois comment la nature peut reprendre le dessus sur l'humain, il y a un côté fascinant et excitant, inspirant aussi car ça me donne envie de raconter une histoire des lieux »
Thibault

En ce sens, le bâtiment est soumis à une décadence que la nature reprenant ses droits vient manifester.

¹Magazines 303 arts, recherches, créations, Ruines et vestiges, le remous des temps au présent, Nantes, Créations Alain Gralépois, Editions303, n°140, Mars 2016 ,96p.

²BUGADA & CARGNEL, Cyprin Gaillard, Disponible sur <https://www.bugadacargnel.com/Fr/artists/6564-cyprien-gaillard>

J'ai voulu mettre en évidence le poème « Remembrances »¹ de Stephen Owen, que j'ai pu découvrir dans la revue 303. Bien plus qu'un spectateur, il écrit ces quelques lignes et nous permet, par une description détaillée, de percevoir une nature qui reprend ses droits. Une végétation provoquant l'affaiblissement et la labilité du bâtiment, menant à une destruction. Ce poème montre bien la puissance et la grandeur de la nature face à l'homme.

¹Stephen Owen,
Remembrances,
the experience of
the Past in Classical
Chinese Literature,
Harvard, Harvard
University Press,
1986, p. 62-63.



© Alex Hartley, 'A Gentle Collapsing II', 2016.
Courtesy the artist and Victoria Miro, London

Les ruines ont leur propre présence, par leur labilité. Et c'est justement cette dernière qui nous donne à réfléchir. Face à ces lieux laissés à l'abandon, notre imagination ne peut être que débordante. Plongé dans cet univers hors du commun, aucun élément n'est présent pour conditionner notre pensée, à l'inverse, seuls quelques fragments nous permettent d'accroître notre imagination.

Poésie des ruines, la chine face à l'occident. Alain Schnapp
La mousse des terres gestes recouvre les puits,
Les herbes folles barrent les routes.
Dans les hautes salles prolifèrent vipères et lézards,
Dans les escaliers daims et chauve-souris se combattent.
Des dryades et des démons des montagnes,
Des rats sauvages et des renards des villes
Crient dans le vent, hurlent sous la pluie,
Ils apparaissent au soir et disparaissent au lever du jour.
Des faucons affamés aiguisent leurs becs,
Des hiboux d'hiver hululent sur leur couvée.
Des panthères accroupies et des tigres embusqués
Boivent du sang et se repaissent de chair
Des branches tombées encombrant les rues,
Les avenues anciennes sont profondément enfouies.
Les saules blancs tombent précocement ici,
Les herbes sur les barrières blanchissent avant leur temps,
Un froid pénétrant fend l'air glacial,
Un vent violent mugit,
Un virevoltant solitaire semble sur lui-même,
Du sable s'envole en jaillissant.
Un taillis d'herbes aussi loin que l'œil portent, démesuré
Et dense, s'étend et pousse continuellement.
Ses fossés ont été remplis jusqu'au niveau du sol,
Et les hautes tours d'angles se sont effondrées.
Je peux regarder au loin sur plus de mille lieues,
Et voir la poussière jaune qui s'élève,
Je concentre mes pensées, j'écoute dans ce silence,
Mon cœur complètement accablé par la peine.

La poétique des ruines, le pouvoir de l'imaginaire

Ce que nous raconte les ruines

« L'imaginaire suscité par les ruines et les vestiges - véritable symptôme de notre rapport au temps, au passé et à l'histoire - est l'un des plus formidables catalyseurs de la création. »¹

© Romain Veillon, « Les sables du temps »
(Namibie, 2013)



« Un carreau cassé, la nature qui pousse, qui rentre tranquillement à l'intérieur, c'est mélancolique. C'est assez romantique comme image. » Tim

En relevant la citation de Chateaubriand, dans génie du Christianisme, qui signifiait que « Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. », Sophie Lacroix dans son livre se demande si la ruine ne serait-elle pas « scène d'une expérience mélancolique² »? Elle se pose donc la question de ce que serait cette « séduction » induite par ces dernières. Elle répond par l'intermédiaire de Diderot; « Nous laisser dans une douce mélancolie ».

La mélancolie était effectivement la notion principale abordée par l'esthétique des ruines du siècle des Lumières et était issue de ce qui avait en partie persisté au temps et à la destruction tout en résidant dans une nature très présente et dans l'oubli. Diderot parlera d'une « poétique des ruines »³ pour nommer ce sentiment. Le bâtiment n'est plus intégralement présent physiquement comme il pouvait être dans le passé mais, grâce à notre imagination face au fragment resté intact, il se retrouve reconstitué mentalement. Le fragment n'a plus la même « utilité » et la même présence qu'à l'époque où le bâti était encore en activité. Sophie Lacroix pense « qu'il s'affirme comme une nouvelle unité »². Mais ces vestiges nous convoquent, aujourd'hui, à visualiser l'ensemble passé. Face à ces endroits inattendus et hors contextes, ces derniers laissent libre cours à nos propres interprétations.

Si nous prenons en compte les essais esthétiques de David Hume, l'imagination constitue une place importante, « le cœur aime naturellement à être affecté et ému. Les objets mélancoliques lui conviennent et même les objets désastreux et tristes, pourvu qu'ils soient adoucis par certains détails. »⁴ Comme évoqué précédemment, face aux lieux en ruine, le contemplateur prend conscience de son existence face au temps, et se rend compte d'un monde qui est altérable. Il fait l'expérience de la disparition et de la perte et donc subit une certaine mélancolie, une émotion qu'il prendra bizarrement plaisir à éprouver comme l'évoque D. Hume.

¹Editorial thomas renard du magazine 303, « ruines et vestiges, le remous des temps présent »

² LACROIX, Sophie, Ruine, Paris, Editions de la Villette, « Passage », 2008, p33

³Diderot, Denis, ruines et paysages. salon III (1767), HERMANN, Paris, 1995, p.358

⁴Hume, David, Essais esthétiques, présentation, traduction par Renée Bouversse, Garnier-Flammarion, Paris 2000, p.348

Ce sentiment produit par les ruines, nous conduit aux rêveries et à l'imaginaire. En effet, l'imagination spontanée se construit directement face à ces fragments provenant d'une histoire passée. Que s'était-il passé ici ? À quoi ressemblait la vie de ses habitants? Que se passe-t-il maintenant? Pourquoi ces lieux sont désertés de toutes présences humaines ? Quel en sera son avenir?

C'est toutes ces questions et ce sentiment ambigu qui attirent les explorateurs car ils deviennent témoins de ce lieu figé dans le temps et éveillent leur imagination.

Lors de notre exploration dans l'hôpital abandonné, nous nous sommes tout de suite imaginés les scènes de ce lieu quand il pouvait être encore en activité. Comment se passaient les interventions? Où dormaient les patients ? De plus, si l'on est renseigné sur l'histoire du lieu avant la visite, nous sommes guidé pour nous créer nos propres fictions. C'est le cas de Florian quand il est allé explorer les anciens forts de guerre de Metz. Mais lors de la déambulation de certains lieux avec une histoire particulière où se sont déroulées des choses intrigantes, la visite d'après Florian devient plus intéressante. Il m'explique avoir visité un lieu près de Metz, il y a quelques années, où un meurtrier avait séquestré son ex-femme avant de l'avoir assassinée. L'imagination immédiate devient alors foisonnante face à cette histoire au lourd passé.

Les ruines se rapprochent de l'image du désastre, mais comme précédemment énoncé avec un certain recul. La ruine nous donne à envisager son passé sans aucune limite, à concevoir l'imaginable ou l'inimaginable. Ces lieux sont des endroits inhabituels où tout peut-être plausible sans traces concrètes de son usage original.

«The ancient ruins reminded the present of the past and pointed forwards to the magic of the possible».
«White Elephants», Konrad Tobler

Hubert Robert, Vue imaginaire de la Grande Galerie du Louvre en ruines (1733-1808).



Sophie Lacroix, dans son passage sur 'le privilège accordé aux « possibles », pense, elle, que c'est la labilité des ruines qui permet l'action de l'imagination, le changement fulgurant qui est créé par le temps¹. Elle s'appuie sur le travail du peintre Hubert Robert, qui prédit en peinture l'évolution du bâtiment. Diderot, dans son livre « Ruine et Paysage », expose avec cette citation les volontés des peintres dit « ruinistes », « Nous anticipons sur les ravages du temps; et notre imagination disperse sur la terre les édifices mêmes que nous habitons ». Beaucoup d'artistes du mouvement romantisme, et aujourd'hui contemporain tel que Cyprien Gaillard ont saisi le pouvoir de l'imagination des ruines en créant un aller-retour entre les différents temps, passés, présents et même futurs. Ces représentations tendent à esquisser l'irreprésentable, c'est-à-dire, le temps.

L'imaginaire que nous procurent les ruines nous renvoie implicitement vers le futur, vers nos futures constructions qui pourrait se retrouver alors à l'abandon. Les ruines actuelles post-modernes pourraient en quelque sorte être les Memento Mori de notre époque, celle où la présence de la surconsommation est assez significative. Elles nous questionnent à l'image des ruines antiques, sur nos futurs bâtiments, sur l'interrogation des futures générations à notre égard.

¹ LACROIX, Sophie, Ruine, Paris, Editions de la Villette, «Passage», 2008, p37

La figure de la ruine telle qu'on la connaît, existera-t-elle demain ?

Ce que nous raconte les ruines

Marc Augé, dans « Le temps en ruines », relève le paradoxe suivant : « sans doute est-ce à l'heure des destructions les plus massives, à l'heure de la plus grande capacité d'anéantissement, que les ruines vont disparaître à la fois comme réalité et comme concept »¹, et poursuit un peu plus loin que « [les ruines] ne sont plus concevables aujourd'hui, elles n'ont plus d'avenir, si l'on peut dire, puisque précisément, les bâtiments ne sont pas faits pour vieillir, accordés en cela à la logique de l'évidence, de l'éternel présent et du trop-plein². »

De plus en plus, dans nos villes, les ruines tendent à disparaître, laissant place à des espaces de « non-lieux » détachés de monde urbain. Bien plus que les pensées mélancoliques des écrivains tels que Diderot ou bien Chateaubriand, les ruines d'aujourd'hui nous évoquent plutôt le sentiment de disparition, du changement fulgurant de celle-ci, et de la mémoire de la destruction. Ces sentiments sont alors liés à différents événements comme la catastrophe nucléaire de Tchernobyl et à certaines dates marquantes. Avec l'arrivée des guerres mondiales, il me semble intéressant d'observer une évolution qui s'opère sur la vision qu'on peut avoir de la ruine. « (...) Les ruines de guerre ne disposent plus à rêver à d'autres réalités, mais forcent à reconnaître l'effet de violences humaines. »³ Jean-francois Lacombe

Malgré cela, les ruines nous suscitent toujours un vif intérêt, une fascination mêlée à une curiosité, comme en attestent de nombreux articles, colloques, livres, expositions qui foisonnent d'années en années. Nous pouvons nous questionner si justement ce n'est pas cette disparition quelque peu paradoxale qui donne à ces ruines cette actualité si particulière. Cette fascination se traduit par « une anxiété en lien avec le temps », dans une philosophie du temps où le présentisme domine en s'opposant directement à l'éternalisme comme nous l'explique André Habib et Richard Bégin.



© Jules Gauthier, Les ruines d'Alep, entre la guerre et la reconstruction. Aleppo est à la croisée des chemins. Le temps est suspendu et le futur reste incertain.

¹Marc Augé, Le temps en ruines, Editions Galilée, «Lignes fictives», Paris, 2003, p84-85

²ibid. : 91

³Jean-francois Lacombe, expérience esthétique de la ruine, 2009.

Cet engouement actuel pour les ruines, qui existe depuis des siècles, a créé de nouvelles formes de pratiques urbaines autour de cette fascination. Mais quand est-il de ces explorateurs d'un nouveau genre ? À l'image des explorateurs du monde, comme Marco Polo et James Cook, aujourd'hui, ce sont des explorateurs urbains qui se sont créés en relation étroite avec leur époque. Ils sont à la recherche de lieux abandonnés pour redécouvrir leur passé historique, et avec, peut-être la volonté de documenter ces ruines post-modernes, oubliées du monde réel.



Même si l'exploration existe depuis des siècles, celle de l'exploration urbaine date des années 1960. Un petit groupe d'intellectuels, en relation étroite avec le mouvement artistique de l'internationale situationniste fondé par Asger Jorn, Guy Debord, et Piero Simondo, a décidé d'appréhender le contexte urbain avec une approche différente; Explorer l'envers du décor, sortir des sentiers battus pour vivre l'aventure. L'expression « urbex »; quant à elle, s'est fait connaître dans les années 90 par l'élan de Ninjalicious, Jeff Chapman sous son vrai nom. Ce Canadien a contribué à la popularisation de cette pratique en intégrant le support internet par la suite.

Au fur et à mesure des années, les règles de l'urbex ont commencé à bien se définir. Les Anglais ont bien condensé le fondement de cette pratique; « take only photographs » : ne prendre que des photos ; « leave only footprints » : ne laisser que des empreintes de pas ; « break only silence » : ne briser que le silence. Le but est de faire prendre conscience aux pratiquants que le lieu qu'ils visitent ne leur appartient en aucun cas même si le lieu a été laissé à l'abandon par son propriétaire.

Chapitre II

L'URBEX, LA NOUVELLE ÈRE DES «EXPLORATEURS FACEBOOK» ?

URB-EX. Christophe Colomb 2.0

Les explorateurs urbains dit « Urbex » (contraction de Urban Explorer), recherchent ce qu'ils nomment les T.O.A.D.S (« temporary, obsolete, abandoned or derelict spaces »). L'exploration urbaine est définie comme l'activité de « rechercher, visiter et documenter des espaces artificiels intéressants, des bâtiments le plus souvent abandonnés »¹ Ninjalicious. Ce phénomène est devenu une activité de loisirs reconnue depuis plusieurs années. Les sites d'explorations urbaines sont presque toujours inaccessibles au grand public. Il s'agit à la fois d'explorer et d'enregistrer des lieux abandonnés, avec la motivation de trouver des lieux historiques et/ou aux qualités artistiques. Elle se matérialise par la documentation photographique ou vidéo. D'ailleurs, c'est la génération Web 2.0 qui a permis aux utilisateurs de « prospérer ». D'un point de vue politique, ces ruines industrielles sont considérées comme sans valeur, nuisantes, qui permettraient d'accueillir des activités non conventionnelles, appelées des « non-lieux ».

L'outil principal pour ces utilisateurs est la photographie, ils documentent ces lieux où les habitants de ces derniers ont laissé une certaine présence, des traces de leurs passages. Il existe de nombreux sites internet dédiés à l'«Urban Exploration». Ils publient, en général, leurs photographies sur des blogs, sur des réseaux d'échanges et de partages, comme des vidéos sur Youtube. On peut même trouver des sites dédiés à la vente de ces images. La publication de ces photographies et l'attention des réseaux sociaux sur ce phénomène, ont développé une sensibilisation « générale » pour cette activité, qui a donc attiré les médias.

L'accès et la documentation de ces espaces « cachés » par le biais d'internet (GoogleMap, GoogleEarth..) est la clé pour les explorateurs. L'exploration urbaine est l'objet de l'excitation d'accéder à ces lieux abandonnés non autorisés, et le désir de trouver et d'arpenter ces espaces. L'idée est semblable aux premiers explorateurs tels que Christophe Colomb. On peut donc, affirmer que le tourisme et l'exploration urbaine partagent un semblable, qui est la notion d'exploration, avec les risques en plus pour cette discipline, tandis que le tourisme permet au plus grand nombre de visiter en masse des lieux déjà explorés, découverts et sécurisés. Donc l'exploration urbaine est une forme d'anti-tourisme, il s'agit de visiter des lieux hors du champ de ceux créés par l'industrie touristique.

Le tourisme patrimonial a tendance à provoquer une nostalgie collective basée sur un passé social reconstitué ou une version idéalisée et romancée de l'histoire. L'exploration urbaine, quant à elle, permet une tout autre vision du lieu, laissant place à l'imagination et à la « liberté ».

Les lieux abandonnés donnent accès à un monde où l'interprétation est remplacée par la liberté de créer ses compréhensions personnelles et authentiques des lieux qui sont visités. Ces lieux qui sont en général les antithèses des sites touristiques, définis comme des lieux contraignants, pour leurs gestions de flux, leurs contrôles de sécurité, leurs fils d'attentes, et leurs horaires à respecter ... Les urbexeurs parlent d'une standardisation de l'expérience touristique dans le monde, ils essaient à leurs manières d'explorer librement et peut être de façon « hors la loi », des vestiges « historique » du monde.

¹Ninjalicious, Access All Areas: A User's Guide to the Art of Urban Exploration, Coach House Books, Novembre 2005, p4

QUÊTE DE LA GÉOLOCALISATION DU TERRAIN

La quête de géolocalisation d'un terrain abandonné devient presque un rite à respecter. Effectivement, la recherche d'endroits à explorer n'est que la première étape de l'exploration mais reste la plus importante pour trouver des lieux encore très peu connus du grand public. Aujourd'hui, grâce à internet, de plus en plus d'outils sont mis à disposition pour effectuer ces recherches, ces outils sont à la portée de tous et ont donc développé la démocratisation de cette pratique, par la « facilité d'accès à l'information ».

Les recherches pour trouver des lieux d'exceptions restent relativement longues et nécessitent une motivation importante. Une organisation se crée en général en petit groupe, il y a d'une part les personnes qui sont assez douées pour effectuer des recherches satellites sur Googlemap à partir d'une photo, ceux qui décortiquent les informations sur des sites d'histoires, et répertorient les différents lieux, « Tu vois que c'est une fonderie par exemple, et donc, tu vas chercher toutes les fonderies qui existaient, voir leurs adresses sur googlemap. Enfin googlemap, c'est génial pour les urbexeurs. Il y a même un Googlemap avec certains emplacements marqués » Aurore. Et enfin, les personnes hypers connectées qui tissent des contacts dans le but d'échanger des informations avec d'autres urbex. Aurore définit cela comme une « triangulation de l'information ». Internet a développé de manière exponentielle ce phénomène, car sans ces outils informatiques, Mamythinks pense qu'il n'aurait jamais pu voir autant d'endroits abandonnés, surtout dans d'autres pays. Car avant, il fallait faire ses propres recherches en bibliothèque ou en partant en expédition.

Aujourd'hui, les méthodes ont changé. Il y a toujours un repérage satellite qui s'opère avant l'exploration, ou au moins une personne donnant des informations sur le lieu déjà exploré par elle-même. La plupart des urbex expérimentés ne laissent que très peu de choses au hasard, pour d'une part, minimiser les risques, et d'autre part ne pas mettre leur vie en danger, car c'est effectivement la règle d'or, **« on ne va jamais mettre notre vie en danger pour visiter ces lieux, ça n'en vaut pas le coup »** Mamythinks.

Le fait que l'urbex accorde une attention particulière sur la politique de divulgation, c'est-à-dire ne pas donner explicitement des localisations ou des éléments qui pourraient permettre aux personnes de retrouver le lieu en un seul clic, évite en France notamment, que casseurs et pilleurs ne viennent dégrader ces lieux. La discrétion, la recherche d'informations et d'indices pour trouver la localisation du lieu fait partie de la « magie de la pratique ». L'intérêt est en partie là aussi, mais cela permet avant tout de filtrer, et d'éviter que des gens mal intentionnés puissent retrouver le lieu. Mais en restant réaliste, il est vrai que du moment où il y a des informations sur internet qui tournent, il y aura toujours moyen de les retrouver. Il ne s'agit pas juste de retrouver l'endroit en quelques clics, pour justement éviter que le lieu soit saccagé.



Screw Coaster

« Chercher des infos, connaître l'histoire du bâtiment et ses usages au fil du temps, réduire peu à peu le périmètre ou peut se trouver tel spot, se rendre sur place...Ça fait partie intégrante de l'exploration et ça permet de trouver des lieux inédits, qu'on ne voit pas ailleurs. Et c'est un vrai plaisir, au même titre que l'exploration elle-même¹.» Seth, interview dans un article de l'obs.

Les recherches peuvent être fastidieuses et très longues avant de trouver un petit indice qui pourrait nous diriger sur la bonne voie. Il y a deux types de recherches, les recherches de lieux déjà explorés par quelques petits groupes vus sur internet, qui assure de trouver quelque chose au risque que le lieu soit devenu un site presque « touristique ». Il faut alors dénicher les moindres indices dans les commentaires, dans les vidéos, pour trouver une localisation approximative et ensuite cataloguer tout les types de bâtiment en question dans la région.

Il y a aussi les urbex qui veulent découvrir un lieu qui n'a jamais été exploré, ils veulent être les premiers. Certains sont prêts à voyager, parfois même très loin pour réussir à dénicher un lieu d'exception. « C'est la surprise, car le fait de voir des photos prises par d'autres, c'est cool car tu vois que le lieu existe mais après, tu te dis que tu aurais voulu faire cette photo et que tu ne découvres rien.. » Aurore

Quand on commence à « enquêter », cela en devient un « petit challenge » nous dévoile Aurore. Au début, elle ne connaissait pas grand-chose au monde de l'urbex, elle passait des heures et des heures sur googlemap à rechercher des formes, sur des sites en cherchant des indices, un peu comme une « carte au trésor ». Et justement c'est l'appréhension ou l'excitation de découvrir l'endroit, le « trésor ». « Des fois, tu es déçu parce que c'était tout moche, alors que tu y passes des heures, et parfois tu te rends compte que ça a été détruit il y a quelques mois, et tu arrives trop tard... C'est un peu la surprise »

¹BALDIT, Etienne,
Avec des explorateurs
urbains : « Entrer,
c'est qu'une étape »,
2012 Disponible sur
nouvelobs



© Dietmar Eckell, série «Happy end», Japan, 2014
The infamous love hotel 'royal'

« Ça fait partie de l'urbex, des fois, ça ne marche pas donc on rentre chez nous , c'est la règle du jeu » Tim

Ils naviguent de sites en sites, jusqu'à trouver l'indice suprême qui permet d'approfondir les recherches dans le but d'explorer le lieu inexploré depuis plusieurs années. Cela est de plus en plus compliqué en France.

« Pour une expédition, nous nous préparons pendant parfois plusieurs mois. Notre but est de constamment trouver des lieux uniques, ne pas tourner en rond pour prendre des photos que tant d'autres ont pris avant nous. Ces recherches sont extrêmement longues. Nous ne sommes jamais seuls, ce serait inconscient » Théo

Il est vrai que le terme « voyeurisme » est vraiment assimilé à une connotation péjorative. Le dictionnaire Larousse en donne une définition qui le qualifie comme **« un comportement de voyeur; tendance à se repaître de la souffrance et des malheurs d'autrui. C'est un trouble consistant à épier autrui à son insu dans son intimité »**. On l'utilise en général pour parler d'une curiosité malsaine. Ici, il évoquerait pour les explorateurs, plutôt une envie de voir, une curiosité de voir le passé. Pour eux, un voyeur est une personne qui aime d'abord regarder, observer, et admirer les choses. Car effectivement, il y a une sorte de voyeurisme dedans, les conséquences, les marques de l'histoire sont imprimées dans la pierre, et les gens, dans ce cas, sont amenés à aller les voir. On remarque même qu'après les attentats de Paris, beaucoup de personnes étaient devant, venaient voir ce qui s'était passé. Mais je ne pense pas que cela pourrait être assimilé qu'à du voyeurisme, je pense que c'est aussi une façon de concrétiser dans l'essence, dans le milieu, de voir physiquement les choses. Car il est vrai que c'est une toute autre réalité que la contemplation à travers un écran, la télé ou autres. Il y a ce goût pour aller voir les choses en face, physiquement, même si effectivement on ne voit pas ce qui c'est passé concrètement, on en voit juste les conséquences. Et la ruine, c'est la conséquence de quelque chose.

C'est la curiosité qui pousse à explorer, il y a un plaisir que l'on pourrait justement qualifier de voyeur à parcourir ces lieux abandonnés où des gens ont vécu. Pendant l'exploration, on cherche à comprendre, à voir, mais surtout à éprouver le lieu, son silence et parfois son vide.

Or, nous pouvons constater différents types de personnes, les spécifier, car certains peuvent comme précédemment énoncé, être projetés dans un ailleurs, s'évader du moment présent, ceux qui photographient le lieu en se rendant sur place et ceux qui justement derrière leurs écrans prennent du plaisir à regarder ces représentations.

Il y a aussi ceux qui vont aller voir les ruines de guerres récentes, on appelle ça le Darktourisme. Le « tourisme macabre » est le principe d'aller voir les vestiges des atrocités du monde, souvent liées à la mort ou à la souffrance. Cette pratique du Darktourism est en vogue, et de plus en plus popularisée sur différents blogs et articles...bien que ce phénomène ne soit pas nouveau. Les sites emblématiques restent Auschwitz-Birkenau, Ground Zero, Alcatraz, Tuol Slang au Cambodge... Cela peut être considéré pour beaucoup comme malsain face à certaines attitudes voyeurismes envers ces lieux de souffrances. Mais ces sites conservés permettent et offrent l'occasion de commémorer l'histoire et la mort, et du « Never again ». Pourtant, cette activité devient une activité de loisirs de plus en plus démocratisés sur les sites abandonnés tels que les morgues, les hôpitaux psychiatriques...

Mamythinks, le youtubeur urbex, me confie qu'il ressent effectivement cette sensation de voyeurisme lorsqu'il explore des lieux sans autorisation. Dans certains cas, il ne veut pas parler de voyeurisme dans le sens où il attache toujours une importance aux lieux qu'il visite, il fait attention que le lieu ne soit plus un domicile, c'est-à-dire que plus aucune personne n'habite ce lieu, que le lieu est bel et bien abandonné, que le propriétaire a laissé ce lieu à l'abandon, qu'il ne s'en occupe visiblement plus. Les endroits qu'il explore sont pour la plupart dégradés et non surveillés. Il pense que si un propriétaire ne souhaite pas que son bâtiment soit visité, il doit l'entourer de clôtures ou bien le faire surveiller par un gardien. Il est vrai que nous rentrons dans un autre débat, car la majorité des urbex ne s'attarde pas à savoir si le lieu est protégé ou non, et que cela coûte très cher pour le propriétaire. Il fait partie des urbex qui ne se qualifie pas de voyeur. Pour lui, il n'a pas l'impression de faire du voyeurisme mais plus l'impression de visiter un lieu, de le retranscrire et de garder une sorte de souvenir avant qu'il ne disparaisse, qu'il ne soit démolé, ou même rénové. Il ne visite que des lieux abandonnés la plupart depuis de nombreuses années, voir des décennies.

Aurore, elle, a déjà ressenti ce sentiment, voire même être mal à l'aise de rentrer dans l'intimité des gens qui vivaient ici, en voyant des notes, des photos et même quelques objets personnels. « **Je pense que ça dépend des lieux, des friches industrielles je vois pas forcément le voyeurisme** ». Elle se rappelle d'une exploration où ce sentiment était réellement présent. « je me rappelle, c'était des maisons qui allaient être détruites pour reconstruire quelque chose d'autre. Les gens ont été expropriés et du coup là ça t'amène vers une dimension de désarroi des gens qui, au final, n'avaient pas abandonné les lieux mais qui ont été forcés à abandonner, et à ce moment là, le côté voyeurisme n'est pas totalement respectueux, je le reconnais et je le ressentais, je n'étais pas à l'aise avec ça .. »

Le sentiment de voyeurisme existe évidemment en fonction de l'endroit et de l'histoire du lieu, principalement dans les habitations encore meublées. Théo, lui aussi, a reconnu avoir été frappé par cette sensation, une impression de pénétrer dans la vie des personnes « Des fois, on pourrait avoir l'impression qu'un petit vieux va franchir la porte et nous trouver plantés là comme des idiots avec nos appareils photo au milieu du salon. C'est évidemment particulier, mais nous nous appliquons à ne rien toucher dans les lieux que nous visitons, nous sommes spectateurs, pas acteurs et nous n'influons pas la suite de la vie de ces lieux »

Virtuellement et non pas physiquement cette fois, la démarche d'ouvrir un article proposé sur les réseaux sociaux par exemple pourrait être sûrement plus en lien avec de la curiosité. Effectivement, en faisant la démarche de dévier vers un article qui nous est proposé, de cliquer, de rentrer sur cette page, et de lire ou du moins visualiser cette chronique, ici en lien avec un espace abandonné, nous montre bien la curiosité, l'envie de voir ce que cette rubrique peut nous montrer comme photo, et l'histoire qu'elle peut nous raconter.

Je me rappelle d'un article, il y a quelques années, qui avait fait débat, « l'appartement figé dans le temps depuis 1942 ». Ce qui m'a marqué dans cet article, c'est qu'il nous proposait de voir l'intérieur de l'appartement d'une dame bourgeoise qui avait fui pendant la guerre et qui n'a alors jamais remis les pieds à Paris. Cela est intrigant de pouvoir visionner intimement un appartement abandonné tel quel, de pouvoir scruter chaque détail de l'appartement de s'imaginer la vie de l'habitante, avec ses objets du quotidien encore posés là. Nous sommes directement projetés dans son passé. C'est pour cela que le terme « RuinPorn » est assimilé à ce genre de représentation, le mot « Porn » insinue en quelque sorte un degré de voyeurisme présent.

© Romain Veillon



L'EXPLORATION, UNE RECHERCHE D'ADRÉNALINE

L'urbex; La nouvelle Ère des «explorateurs Facebook»

« Arrivés sur les lieux, c'est l'adrénaline qui prend le contrôle tant que l'on ne sait pas parfaitement à quoi s'attendre, mais la curiosité revient vite. L'appréhension est évidemment présente, ce sont des lieux qui présentent des risques » Théo.

Les ruines sont inquiétantes, parce qu'abandonnées, délabrées et inconnues, non-maîtrisées, elles peuvent donc faire naître un suspense, un effroi qui est recherché. C'est pour cela qu'il me semble également tout à fait juste de parler d'adrénaline: l'effet physique de l'exploration illégale d'un bâtiment mystérieux correspond à cette montée de tension mêlée d'excitation. Je comprends très bien les gens qui choisissent de visiter les ruines la nuit: la solitude et l'incertitude étirent les sentiments et j'imagine que l'on éprouve alors moins temporellement mais plus « viscéralement » le vide du lieu, son inconnu et les aléas de son délabrement.

Forcément le lieu apporte une certaine dose d'adrénaline et de frissons. Je rapprocherai ce sentiment à l'enfance, dans la maison de famille, avec nos cousins, quand la nuit commence à tomber, et que tout à coup le jardin est recouvert par l'obscurité et la pénombre, et le défi est d'aller au fond du jardin, la peur et l'excitation se mélangent, et pour moi c'est très similaire au sentiment de l'exploration de ces lieux abandonnés. De jour, ils sont magnifiques, on voit vraiment le temps qui a repris le dessus sur l'édifice, et de nuit, l'ambiance change, les sens, comme la vue, sont entravés, donc l'ouïe est amplifiée et on est beaucoup plus sujet à se laisser emporter dans notre imagination. « Je visitais personnellement ces forts de nuit j'y allais avec des amis pour en quelque sorte se faire peur et s'est un peu du coup, l'envie de retranscrire cette sensation par le biais des vidéos. »Mamythinks. Certains lieux ont des faits historiques assez lourds, et qui y contribuent une

fois qu'il fait nuit, l'explorateur se retrouve enveloppé dans son halo de lumière et dans lequel l'obscurité nous force à nous imaginer, à nous dire, « qu'est-ce qu'il va nous arriver? Sur qui allons-nous tomber? » Mamythinks; « si je tombe sur des squatteurs, des gens mal intentionnés qu'est-ce qu'il pourrait m'arriver, si tu veux il y a déjà eu des faits glauques », Alors oui, c'est vrai que les sens sont multipliés par dix, l'explorateur reste perpétuellement sur le qui-vive car comme nous le dit Tim, « on peut tomber sur des choses très cocasses.. » Mains moites, respiration qui s'emballe, cœur qui palpète, ce sont les symptômes de l'adrénaline, les sens sont quintuplés pour rester toujours à l'affût du moindre bruit dans l'exploration de jour comme de nuit. Il y a une sorte d'instinct, un retour au sens primitif qui se dévoile. « J'ai vécu de mauvaises expériences, c'est pourquoi le silence et l'écoute sont impératifs. C'est une question de survie¹. » Nicolas Prouillac

Les explorateurs sont à la recherche d'adrénaline dans ces lieux, la plupart du temps, car ils aiment ça. Aurore se sent vivante dans ces endroits, car à chaque instant l'urbex fait attention, il regarde devant lui, derrière lui toutes les 10 secondes pour faire attention de ne pas être vu ou suivi par un gardien par exemple, ou surtout un squatteur mal intentionné, il écoute beaucoup plus ce qui se passe autour, car il est seul, « loin » du monde réel.

« C'est comme si on regardait un Hitchcock presque, on se demande ce qui va se passer, et on se sent vraiment vivant, et dès qu'il y a une porte qui claque ou quelque chose comme ça, on a directement un sursaut et ça j'aime bien » TIM

Au-delà d'une montée d'adrénaline, les explorateurs décrivent un sentiment de liberté lors de leurs visites.

¹Prouillac, Nicolas, Comment sommes-nous tous devenus obsédés par le ruinporn, 04 novembre 2016.

Les urbex sont motivés par leur curiosité, l'adrénaline et la peur ou l'excitation d'être pris. Lorsqu'ils s'introduisent dans des endroits où ils ne devraient probablement pas rentrer, un frisson presque inexplicable se fait ressentir. C'est comme un challenge de rentrer, de trouver, de se frayer un chemin car en général c'est vraiment compliqué d'accéder au lieu sans se faire repérer par les voisins ou les passants environnants. L'exploration nécessite une certaine agilité et discrétion pour ne pas se faire remarquer, cela amplifie ce sentiment et c'est l'excitation qui prime.

« Il y a aussi le stress de rencontrer des gens enfin je suis une fille et j'étais toujours souvent avec une autre fille, on a été trois à un moment .. mais si tu veux quand tu tombes sur cinq mecs, tu es dans une friche industrielle et il y a personne donc du coup ça a un côté dangereux mais aussi exaltant et stressant et c'est ça que j'aime bien aussi dans l'urbex. »
Aurore

Ce sentiment est aussi lié à la crainte d'une mauvaise rencontre et de la dangerosité du lieu, mais comme me l'ont confié les urbexeurs, ils recherchent cette sensation dans l'exploration.

« La première chose c'est, pourvu que je ne croise personne. C'est ce qui me fait le plus peur je crois, que ce soit un lieu squatté par des personnes mal intentionnées, ou simplement un propriétaire, un gardien ou la police. J'ai juste envie d'être tranquille. Ensuite c'est la peur de l'accident, il faut faire attention aux endroits où nous marchons, aux débris, ne pas s'appuyer partout etc. Donc oui il y a une peur. Mais la peur, cette peur là en tout cas, je l'aime bien ! » Romain P.



© Matt Van der Velde,
Psychiatric hospitals

HAPPY FEW

[apifju] n.m. pl. [mots angl. signif. « les quelques heureux »]¹

"It's being in that spot where no-one else really goes and getting those views and that shot that no-one else can remake." Alkira Reinfrank

Certains urbex se qualifie d' « happy few », c'est-à-dire un groupe restreint de privilégiés¹. Si nous reprenons les mots de Théo, un sentiment de privilège est bien présent lors de la découverte de certains lieux désertés par l'homme. Le sentiment privilégié d'explorer un endroit unique où potentiellement seules quelques personnes pourront l'expérimenter; « **Je me sens évidemment privilégié, ces lieux sont parfois de véritables musées et nous avons une chance incroyable de pouvoir les visiter, nous sommes les spectateurs de ce gâchis terrible, de ce que l'homme est capable de construire de plus beau et d'oublier lamentablement** ». Théo Romain Veillon, photographe urbexeur, dans le 'phototrend' magazine nous explique que « **Oui c'est le premier sentiment qui prévaut quand je pénètre dans ce genre d'endroit, l'impression d'être un témoin privilégié. Et cela que ce soit pour un bâtiment historique et unique comme Buzludzha ; ou pour une simple maison perdue au milieu de nulle part. Chacun possède une histoire propre qui est vouée à disparaître.** »²

Ce sentiment est l'idée aussi de visiter un lieu oublié, où personne n'est venu depuis des années, de partir à l'aventure dans un musée où tout est possible, il nous appartient quelques instants. Dans un monde où tout est surveillé, la visite de ces endroits, nous donne l'impression

L'urbex; La nouvelle Ère des «explorateurs Facebook»

d'être le propriétaire de ces lieux pour quelques heures, on se donne le droit de tout voir, jusque dans les moindres recoins. On peut se saisir du bâtiment et l'éprouver pour lui-même. « Après la visite, c'est l'impression de faire partie d'un happy few qui a pu en observer tous les recoins, qui dominant. » Thomas D. C'est pour cela que d'une certaine manière, nous pouvons parler d'« happy few », « les quelques heureux » d'après le freedictionnary.

De plus, l'idée de l'interdit renforce et entraîne ce sentiment de fierté, d'avoir réussi, d'être privilégié, d'avoir pu pénétrer dans ces lieux que potentiellement tout le monde ne verra pas physiquement et réellement.

Chaque personne, experte ou non, visitant des lieux abandonnés, publie au moins une ou deux photos sur Instagram ou autres. Cette pratique systématique de publication crée une bibliothèque d'images immense sur internet. Alors pourquoi publier autant d'images si cela rentre en opposition avec la pratique de l'urbex, qui est censé rester dans « l'ombre et discrète ». Car selon Serge Tisseron « le désir de se montrer est fondamental à l'être humain, et il est antérieur à celui d'avoir une intimité¹ ». Aujourd'hui la majorité des personnes possède, qu'on le veuille ou non, au moins un compte sur les réseaux sociaux, que ce soit Facebook, Tweeter, Instagram ou autre, car notre société nous l'oblige pratiquement pour « être dans le mouv' ». Nadine TARYA-ALLAH dans 'Les mondes numériques', affirme un besoin d'exposer sa vie, ce que l'on fait, où et comment sur les réseaux sociaux pour se distinguer socialement². Peut-être pour notre amour-propre, nous avons besoin de reconnaissance, d'être vu et de voir, aujourd'hui cela s'applique en général sur les réseaux sociaux virtuellement. Dans beaucoup de publications tel Instagram, l'image montre un moment privilégié que l'on vit, pour peut-être flatté son ego³.

L'être humain a toujours été fasciné de près ou de loin par ces lieux abandonnés. Qui, étant enfant et passant devant une maison abandonnée dans son village n'a jamais eu envie de pénétrer à l'intérieur pour voir comment c'était, n'a jamais été fasciné par cette maison désertée depuis des années.

¹Définition disponible sur <https://fr.thefreedictionary.com/happy+few>

²ROUÉ, Damien, Interview de romain Veillon, photographe explorateur urbain, 16 mars 2015.

¹Serge Tisseron, Communications, Cultures du numérique, 2011, n°88, p.83-91

²Tarya-Allah Nadine, les mondes numériques, Que disent les photos sur les réseaux sociaux., janvier 2017

³Ibid

GARDER UNE TRACE DU PASSÉ

Je me souviens dans le village de ma grand-mère, de l'autre côté de la rue, il y avait une villa abandonnée, nous nous sommes toujours demandé ce qu'il pouvait bien y avoir dedans, nous étions tous intrigués. Je pense que c'est un peu propre à l'être humain, il est curieux, il veut savoir et tant que l'homme abandonnera des bâtiments construits, et bien, d'autres hommes viendront les visiter, je pense que c'est une sorte de curiosité, une fascination qui est naturelle et que l'on ne peut reprocher à quiconque. Chacun assouplit son désir comme il l'entend, Florian par exemple, c'est la curiosité et l'envie d'apprendre sur l'histoire du lieu. Or il ne ressent pas l'envie d'être privilégié, le premier ou le seul à visiter le lieu, c'est ce qui le différencie peut-être de l'urbex.

« Ce n'est pas vraiment important et d'ailleurs ça ne me dérange pas qu'il y en ait d'autres sur les lieux, tant qu'ils respectent les lieux sans les dégrader, ou ne volent pas les choses sur place, sans détruire les choses dedans »

Florian a découvert l'exploration des lieux abandonnés par le biais du patrimoine historique qui entoure la ville de Metz. Metz, en effet, est une ville entourée de nombreux ouvrages militaires fortifiés du 19e siècle qui ont fait l'histoire de la ville. C'est donc en 2010, que François Calvier, son ami et aujourd'hui associé, lui a proposé de partir à la découverte de ces forts, découvrir l'intérieur de ces lieux mystérieux sans plus aucune vie. Pris aux jeux, ils se sont passionnés pour ces lieux, ils y sont donc tout naturellement retournés à plusieurs reprises. Avant tout pour comprendre l'histoire du lieu, s'intéresser au lieu, savoir pourquoi a-t-il été construit? À quoi servait-il? Dans quel contexte? Tout un tas de questionnement, qui était une autre façon de « vivre » l'histoire en quelque sorte, car il est vrai que Metz est une ville très riche d'histoire par sa position géographique entre la France et l'Allemagne.

« Ce qui motive mes explorations, c'est avant tout ma passion pour l'histoire. Que le lieu soit abandonné, en zone urbaine ou non, ce sont les lieux historiques qui me passionnent. Lorsque je visite des forts de la ligne Maginot, je ne sais pas si on peut vraiment appeler cela de "l'urbex". Florian

Il ne s'est jamais vraiment senti appartenir à la communauté d'urbex, car depuis qu'il a commencé, sa motivation principale est de visiter des lieux historiques avant tout, c'est d'explorer un patrimoine historique pour en comprendre son passé, et tout ce qui l'entoure.; « d'ailleurs les forts en pierre je ne sais pas si on peut vraiment appeler ça de l'exploration urbaine, c'est un peu différent ».

Aujourd'hui, d'ailleurs il essaie de plus en plus de le faire avec autorisation ou du moins d'avoir des projets transversaux. Par exemple, le phare inhabité que Florian a visité n'était pas forcément un lieu abandonné et, d'après lui, on ne peut pas parler d'urbex même si le sujet reste vraiment passionnant.

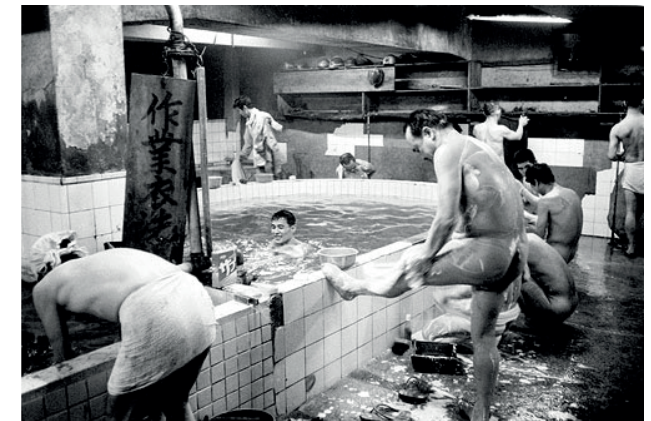
De même, pour Tim, qui est réellement fasciné par ce que l'histoire peut lui offrir; **« moi j'aime bien chercher l'histoire des endroits qui ont été abandonnés, rechercher les pièces du puzzle, reconstituer l'histoire pour désépaissir le mystère, la brume d'un lieu».**

Son travail, c'est vraiment de documenter les lieux, les montrer tels qu'ils étaient, pour garder une petite trace de son existence, une mémoire du lieu et de son histoire. **« Ça permet de conserver une belle trace sur internet, pour préserver des endroits, une fois détruit, fermé, ils peuvent continuer à vivre une petite vie sur internet »** TIM Il essaie de lutter contre l'oubli de ces bâtiments qui ont participé à l'histoire du pays pour certains. Sa volonté est de leur offrir une nouvelle vie. Il s'amuse aussi à reconstituer ce qui pouvait s'y trouver avant, au sein du lieu. **« C'est un lieu qui retrace une histoire. C'est le fait que ça perdure, que cela a une autre vie. Une vie après la vie quelque part ».** Aurore.

« Moi j'aimais bien avant ou après visiter des lieux, savoir leurs histoires, avoir des photos d'époque, quand c'était encore en activité, encore habité, ou même quand des gens étaient passés avant moi en urbex, voir les tags qui avaient évolué enfin voir un peu l'évolution et quelque part c'est..., c'est un moment T que tu vois, et qui évolue après toi ». Cette fascination pour le passé est très liée avec l'exploration, car elle permet d'une autre manière de découvrir ou redécouvrir un patrimoine en général 'inaccessible' et coupé du monde. C'est en quelque sorte une autre forme d'apprentissage, c'est expérimenter, être en immersion dans ce qu'on a pu découvrir des cours théoriques dans les différents cursus scolaires.

Cet attrait du patrimoine 'oublié', révèle le côté nostalgique de l'être humain, et est une réponse à la pratique de l'urbex. Ils sont à la recherche d'expériences authentiques, essentiellement motivés par la nostalgie du temps passé peut-être idéalisé.

«J'aime aussi les vieilles machines, la beauté de l'ingénierie d'avant, mais aussi la vieille pierre : le patrimoine, qu'il soit industriel, foncier, militaire, etc. Les bâtiments du 19e siècle sont superbes à visiter ; une vieille usine EDF avec ses consoles, et ses voyants en verre teintés, est inimaginable



Hashima Island Bath
© Yves Marchand & Romain Meffre,
Gunkanjima, 2008-2012

aujourd'hui ; les forts de 1870 sont également passionnants à visiter, on en apprend beaucoup sur l'époque.

Car c'est le troisième point qui m'intéresse : essayer de reconstituer l'histoire des lieux que je visite. La répartition sociale dans un manoir début 20e siècle, la situation de la France à l'aube de la IIIe République... ou plus simplement comment on en est arrivé à abandonner le lieu. Je commence la visite d'un lieu inconnu, et, quelques semaines plus tard, j'ai fini par amasser énormément de connaissances sur l'époque, les gens, le contexte, etc. Finalement l'exploration n'est plus qu'un point de départ vers autre chose¹.» Krilin, Confessions d'un passionné d'urbex

L'urbexpo de Bochum par exemple, organisé par Olaf Rauch, (lui aussi urbexeur) est la plus importante exposition photographique sur le thème des lieux abandonnés et l'esthétique de la décadence. **«What we are striving to do is to create, with the aid of images, an awareness for the beauty of urban spaces - an awareness that goes beyond any romantic yearning for adventure.»²**

Au fil du temps, la plupart des urbex ont décidé de partager publiquement leurs archives d'images capturées dans des lieux abandonnés. Des « communautés » urbex qui partagent le plus souvent les mêmes idées se sont donc créées. Les bibliothèques d'images sur internet sont devenues de plus en plus importantes, des forums se sont créés pour échanger sur la pratique, leurs points de vue, et des informations sur plusieurs lieux déjà visités. Des entreprises se sont donc montées pour créer des archives, leur but est de lutter contre l'oubli d'une part et d'autre part de documenter ces lieux pour qu'ils continuent à vivre à travers les images. Le site 'Rottenplaces.de' par exemple répertorie, informe et documente les différents lieux abandonnés, comme il est dit sur le site, « Photographiez-les, et documentez-les »

Le « véritable urbex » outre le fait de partir à l'aventure, passe du temps dans les recherches au préalable de l'exploration mais aussi documente numériquement ou non, et s'interroge sur son passé, son présent, et son futur.



¹ Krilin Confessions d'un passionné d'urbex <https://www.instinct-voyageur.fr/urbex-interview-passion/>

² Urbexpo, Internationale fotografieausstellung, Disponible sur <http://www.urbexpo.eu/de/>



Centre de Nantes

MON EXPÉRIENCE D'URBEX



Le 27 octobre, j'ai entamé l'une de mes premières véritables explorations urbaines, accompagné de trois de mes amis, Margaux, Thomas et Geoffrey. Je leur ai parlé de mes recherches et de ma volonté d'aller explorer des lieux abandonnés pour me faire ma propre idée de l'exploration urbaine après avoir étudié la question. Cela ne pouvait qu'attiser leur curiosité. « Cela crée une petite aventure dans le traintrain quotidien » Thomas. Pourtant, Thomas me confie que c'est quelque chose que personnellement, il n'aurait pas eu l'idée de faire auparavant. Le fait d'explorer ce lieu entre amis participe à un délire tout bête autour d'une table, et c'est toujours amusant de voir ce genre de chose se réaliser. Thomas et Geoffrey me confient qu'ils aimeraient bien recommencer, ils ont bien aimé vivre cette expérience; « c'est quelque chose de très excitant » Geoffrey.

Cette première exploration urbaine s'est effectuée dans un ancien séminaire construit au début du 18ème siècle sur ordonnance de Louis XVIII. Ce lieu a été reconverti en hôpital de guerre utilisé pendant la première et la deuxième guerre mondiale. Effectivement, il ne se situe qu'à quelques kilomètres des plages du débarquement en Normandie. Pour sa dernière reconversion, le bâtiment a été transformé en maison de convalescence pour les invalides de guerre jusqu'en 1998. Puis laissé à l'abandon par manque de moyen financier.

Pour tous les quatre, ce fut une bonne expérience qui s'est très bien déroulée et qui s'est conclue par l'intervention de policiers très conciliants et sympathiques. Ils nous ont fait prendre conscience des risques mais ne nous ont pas dégoûtés de l'expérience.

Le lieu lui-même était imposant, c'est sûrement le premier mot qui me viendrait à l'esprit. Ce lieu est très intrigant, car c'est un grand séminaire posé en rase campagne au milieu d'un bourg cosu mais restant banal, qui ressemble d'ailleurs plus à une longue rue qu'à un village.

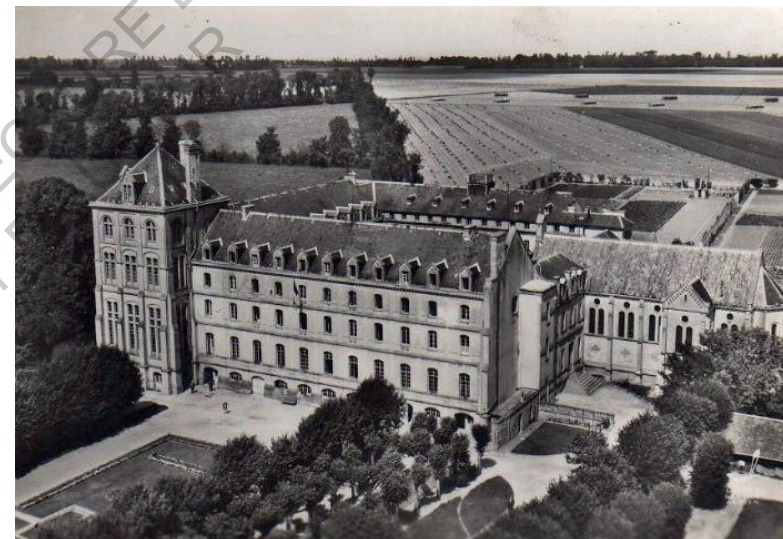
Pour trouver une brèche, nous avons longé la totalité de l'enceinte, sous certains regards que l'on imaginait soupçonneux et qui devaient sûrement l'être.

Face à ce grand mur de pierre qui contourne le bâtiment, nos espoirs devenaient de plus en plus mince quant à l'idée de pouvoir pénétrer à l'intérieur du domaine. Les rares ouvertures de cette « muraille » étaient garnies de barreaux. Notre première exploration n'allait aboutir qu'à un échec, ce qui m'embêtait énormément pour la suite de mon mémoire. La déception se faisait ressentir.

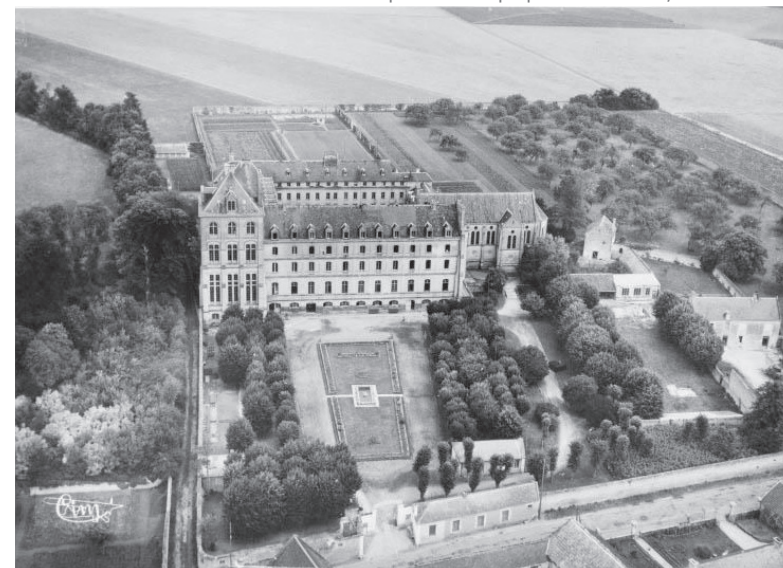


Nous avons, enfin, fini par trouver dans un angle, une brèche dans un mur, un arbre l'avait affaibli au fil du temps. Nous nous sommes glissés un par un. Cette « entrée » avait dû voir énormément de personne se faufiler par là, elle était presque « aménagée » de quelques appuis. Elle permettait le passage sans trop d'efforts. Cela c'est confirmé en fin de visite, quand les policiers nous ont demandé par quel endroit étions-nous rentrés, tout les « urbexeurs » l'ont dévoilé. Tous étaient passés par le même endroit. En effet, nous avons rencontré plusieurs groupes d'urbex pendant cette visite.

© Carte postale à l'époque du Séminaire



© Carte postale à l'époque du Séminaire, Vue aérienne.





© UrbexSession, Raphaël

Un groupe de photographes était déjà présent dans l'hôpital, environ 7-8, ils ne s'étaient pas vraiment intéressés à l'histoire du lieu. Ils étaient venus pour l'esthétique du lieu, pour créer des mises en scène, des scénarios, tout en retranscrivant l'atmosphère du lieu. Leurs buts étaient sûrement d'avoir de belles photos qui se démarqueraient. Un autre groupe de trois jeunes, sûrement mineurs étaient là, eux, pour les sensations, les frissons que pouvait procurer ce lieu. Ils couraient un peu partout, criaient et se faisaient peur sans se rendre compte des risques. Puis, un couple de belges était venu explorer ce lieu, eux, contrairement aux autres, étaient de véritables urbexeurs, cherchant à capturer la beauté du lieu tout en requestionnant l'histoire du lieu.

Le paradoxe est que malgré la présence de barrières, de pancarte d'interdiction et de surveillance 24h/24, les plus obstinés trouvent toujours cette brèche pour rentrer ou sortir comme bon leur semble, comme si la mairie ou les propriétaires voulaient laisser ce passage dérobé.

C'était avant tout amusant; escalader le muret, traverser les hautes herbes, pour certains d'entre nous qui ne sommes pas vraiment de grands aventuriers. Evidemment, pendant la visite, c'est la curiosité qui a dominé, même si le fait que les pièces soient pratiquement vides, cela diminue peu à peu ce sentiment. Après la visite, c'est la satisfaction d'avoir parcouru ce grand « monstre » fermé au public, l'impression de faire partie des privilégiés qui ont pu en observer le bâtiment en toute liberté.

Lors de la visite de lieux abandonnés, nous rentrons dans un autre monde où tous nos sens se multiplient par la « peur » de l'inconnu et le manque de repère. Une certaine « méfiance » que je pourrais qualifier d'agréable, et qui se traduit sûrement par de l'adrénaline. Il est très difficile de décrire notre ressenti et nos sensations à travers des mots. Ce n'est pas qu'une exploration mais véritablement une expérience. Le vide des pièces, les tags des visiteurs dans certaines d'entre elles et la beauté de la pierre et des vitraux nous rappellent des photographies de ce type de lieu, ou bien des films de suspens.



Tous les trois, me confirment que, oui, ils sont bel et bien attirés par ces lieux abandonnés sans y avoir véritablement prêté attention auparavant. Au final, c'est la curiosité qui les pousse à explorer, il y a un plaisir que Thomas qualifierait de voyeur à parcourir ces lieux abandonnés où des gens ont vécu. Tous les quatre, nous cherchions à comprendre, à voir, mais surtout à éprouver le lieu, son silence, et ici son vide. « Je pense qu'être un groupe seul dans ce genre d'endroit donne l'impression d'être les propriétaires des lieux pour quelques heures : on a le droit de tout voir, jusque dans les moindres recoins. On peut se saisir du bâtiment et l'éprouver pour lui-même. » Thomas.

Le mystère précède naturellement la visite; le lieu est impressionnant vu des champs par lesquels nous sommes arrivés. Ensuite c'est l'excitation et la curiosité qui poussent à parcourir tout le bâtiment, en s'efforçant de ne pas omettre une pièce. Malgré la bonne « conservation » de cette ruine, on rentre en immersion dans une époque passée après avoir enjambé le muret.

Une fois à l'intérieur de l'enceinte, un nouveau paysage s'offrait à nous. C'est peut-être le fait de la présence de ce grand mur, mais nous avons eu l'impression d'être passés dans un nouveau monde, un lieu à part où la présence de l'homme n'était plus là. Nous continuons à avancer en empruntant le chemin dessiné par les autres explorateurs, entre les broussailles. Les toits et les façades commencèrent à se dessiner à travers la végétation. On n'entendait aucun bruit. La présence de l'homme n'était plus présente mais la nature continuait à vivre comme elle l'entendait.

Nous nous approchons des dépendances de l'hôpital en pénétrant timidement à l'intérieur. La sensation de peur commençait à nous envahir, alors que nous nous trouvions encerclés par l'hôpital et ses grands bâtiments.

Nous devenions presque « parano », nous nous imaginions des bruits, des mouvements, des regards, nous n'étions pas très à l'aise dans ce milieu. Notre paranoïa n'en était finalement pas une, il y avait véritablement des personnes à l'intérieur de l'hôpital. Nos sens étaient mis en œuvre au plus haut point, nous chuchotions, nous essayons de mettre des mots sur ces bruits. Des ombres, des voix humaines

devenaient de plus en plus présentes. Est-ce des squatters, est-ce des agents de sécurité, des urbex ? Nous décidons quand même d'entrer dans le bâtiment principal par l'une des portes de service de l'hôpital qui se trouvait en face de nous. Doucement, et discrètement nous entrons progressivement. Sur notre droite, des toilettes complètement souillées, de l'autre côté se trouvait une cage d'ascenseur. Soudainement, nos oreilles percevaient le bruit de l'autre côté du mur, s'approchant tout doucement de nous. Soulagés ! Ce n'était que les deux personnes belges qui visitaient les lieux comme nous. Il s'en est suivi un échange courtois et très succinct. On poursuivait alors la visite plus sereinement, (nous ne sommes pas seuls) nous commençons par arriver dans une grande salle qui devait être le réfectoire, puis nous poursuivons vers les cuisines, où là encore une bonne partie du mobilier était resté présent. Au fur et à mesure, l'endroit nous paraissait de plus en plus familier.

La chapelle est magnifique et ses vitraux sont splendides notamment par leur intégrité conservée; l'état des lieux est impressionnant, la chapelle semble intacte, attendant presque le prochain office. Le bâtiment en lui-même est bien sûr abîmé, certains plafonds sont écroulés où les morceaux de verre jonchent le sol, mais les miroirs, les lavabos et les douches sont étonnamment intacts pour un lieu qui est autant visité; une baignoire à porte semble même en parfait état. Les extérieurs, quand à eux, étaient investis par une végétation éclatante, qui s'efforçait à pénétrer dans les couloirs à travers les fenêtres.

Une sensation étrange était relativement présente toute au long de la visite, celle d'une impression que les patients, infirmiers et autres étaient partis du jour au lendemain. Précipitamment l'hospice a fermé, ils sont partis en quelques jours, laissant derrière eux, mobiliers et documents... C'était vraiment impressionnant car il y avait encore du matériel sur place, des photos, des noms accrochés aux portes, des dossiers médicaux. Nous découvrons l'intimité de l'hôpital et de son histoire passée qui devenaient presque étrange. Un tas de questionnement nous venait en tête, l'imagination devenait alors plus débordante que jamais sur les histoires de ce lieu.

© Jacquelin François



« Nous nous sentions projetés dans le passé, comme dans un musée mais où tout est possible ». Margaux

Nous recherchions des indices, des écritures aux murs pour chercher des réponses, on écrivait notre propre histoire du lieu, celle qu'on imaginait en reconstituant les scènes. Cela nous a poussé à ne rien manquer de ce que nous offrait le bâtiment, une envie de tout voir, du sous-sol au comble en passant par les 4 étages.

Ce qui a pu me marquer, à peine la visite terminée, c'est la volonté de vouloir publier nos photos prises quelques instants plus tôt. Nous postons ces photos s'en se poser la question de ce que cela peut engendrer, sans s'interroger pourquoi nous faisons cela.

Alors je me suis questionné sur ce geste, sur cette volonté de publier cette expérience. Dans cette époque où le numérique est omniprésent, où l'art de capturer des photos et de les partager dans l'immensité du monde virtuel via les réseaux sociaux deviennent habituels et ordinaires, les auteurs de ces photos renvoient-ils une image de nos lieux abandonnés actuel comme la représentation d'un présent déjà en ruine ?



© Jacquelin François



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



LE SUPERIEUR ARCHITECTURE D'INTERIEUR
L'ART DU PROJET D'AUTREFOIS

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre III

**LES DÉRIVES DU NUMÉRIQUE
DANS LA REPRESENTATION.**

LA PHOTOGRAPHIE, UN FOSSÉ ENTRE REPRÉSENTATION ET RÉALITÉ ?

**« TO PHOTOGRAPH
RUINS ALSO MEANS
TURNING ONE'S GAZE
ON THE PRESENT,
AND TOWARDS THE
FUTURE. »**

Brian Dillon, Exposition Ruin Lust au Tate Britain

LE MÉDIUM DE LA PHOTOGRAPHIE

La photographie est utilisée comme une écriture, elle vient compléter ou illustrer les interprétations plutôt que de les formuler. Certains considèrent cette pratique comme « dangereuse » et donc doit être dénoncée. En effet, de nombreuses critiques sont faites et supposent que lorsque les non-spécialistes entreprennent de documenter, d'interpréter, ici, les ruines post-industriels, le résultat est tel qu'il reste superficiel et dépourvu de toute compréhension du contexte dans lequel les représentations de ruines existent et circulent. Par conséquent, les urbexeurs affirment que cette activité devrait être laissée aux « experts », qui ont été « sensibilisés » pour pratiquer ces activités¹.

«[Des photographies de ruines] indiquent un manque d'engagement, de perspicacité ou de contexte, et indiquent même une indolence, et donc leur production implique un engagement superficiel et momentané qui touche seulement les surfaces des choses, au lieu de les creuser correctement pour la connaissance. Bien sûr, ils indiquent un manque de tout autre travail savant comparable à celui laissé à l'archéologue réel: pas d'efforts de post-fouilles, pas d'analyse, pas d'interprétation »

“[Ruin photographs] indicate lack of commitment, insight or context, and even indicate right out indolence, and thus their production involves a shallow and momentary engagement that touches only the surfaces of things, instead of properly digging them for knowledge... And as follows, of course, that they indicate a lack of any further scholarly work comparable with that left to the real archaeologist: no post-excavation efforts, no analysis, no interpretation ². »

¹Herstad, Kaeleigh, Ruin Photography as Democratizing Social Practice, 19 octobre 2014

²Pétursdóttir and Olsen, 2014, p10-11

Cette critique a sûrement un lien avec l'utilisation de la photographie aujourd'hui dans l'urbex, comme étant facile d'utilisation, et que n'importe qui pourrait le faire, alors que la photographie autrefois était réservée aux initiés. Aujourd'hui, elle devient de plus en plus démocratisée dans les moyens d'expressions. **« De toute façon, tout le monde peut se faire passer pour un urbexeur, il suffit de visiter deux ou trois lieux connus et de publier quelques photos sur Instagram ou Flickr., tout le monde en est capable »** nous explique Aurore.

Cet univers, autour de la visite de lieux abandonnés, de la découverte de bâtiments en décomposition, est en général mis en avant par la photographie, et aujourd'hui particulièrement par les réseaux sociaux. En effet, lors de mes entrevues avec certains urbexeurs, ils m'ont tous confié qu'ils avaient découvert ce milieu par la photographie à travers internet. **« J'ai découvert l'urbex totalement par hasard, un jour sur les réseaux sociaux j'ai vu une photo d'un château abandonné, j'ai adoré et j'ai voulu y aller. J'ai fait quelques photos et ensuite, de publications en publications de hashtag en hashtag j'ai découvert l'urbex... maintenant : j'adore ! »** Romain P.

En très peu de temps, de nombreuses personnes ont développé une présence publique en ligne, et les progrès technologiques ainsi que la création et l'extension des réseaux sociaux ont rendu la photographie omniprésente. Les personnes documentent et partagent leurs expériences à travers le médium de la photographie. Or, les photos touristiques sont considérées comme trop instantanées et automatiques pour être considéré comme expression de l'expérience du photographe.

REPRÉSENTATION DE L'IMAGE

L'image est, ou n'est pas forcément en relation étroite avec le lieu photographié. Susan Sontag, dans son travail sur la philosophie et la photographie, présente l'acte de photographier comme quelque chose se rapprochant de la documentation des faits et de la création d'une fiction¹. Effectivement, il y a un espace réel qui est photographié, mais l'image finale ne représentera jamais l'espace entièrement, ni son contexte réel. Cette image, c'est le photographe qui choisit de sa composition, du cadrage, de la capturer, c'est son image propre, qu'il choisit de partager ou non. Nous pouvons qualifier son image « d'artefact de sa propre vision » d'un espace. De plus, l'image est la plupart du temps transformée en post-production. Théo me le confirme **« Ce qui m'énerve c'est la publication de photo complètement trafiquée pour donner une atmosphère glauque alors que le lieu n'est pas du tout comme ça et quand on y va, on est déçu de ne pas trouver le même endroit »**. Le problème est qu'au moment où l'image est partagée, il est possible que l'on ne retrouve plus une ressemblance qui serait normalement flagrante avec le lieu photographié².

Susan Sontag, pense qu'il est logique de supposer que l'esthétique des images de ces espaces façonne les constructions du passé, du présent et du futur dans leur imaginaire. Les photographes apportent leurs propres compréhensions et imagination du passé. Le spectateur de l'image d'un lieu abandonné ne peut pas appréhender l'image indépendamment de ses propres récits concernant le passé, le présent et comment peut être le futur³.

¹ Sontag, Susan, Sur la Photographie, Paris, Bourgois, «Titres», 2008, 280p.

² MORAINÉ, Sunny, The Atemporality of "Ruin Porn": The Carcass & the Ghost, The Society Pages, 2012

³ Sontag, Susan, Sur la Photographie, Paris, Bourgois, «Titres», 2008, 280p.

L'IMAGE ET SON CONTEXTE

© Flora Borsi, Detroit, 2015



On retrouve aussi la question du contexte qui est importante pour la compréhension d'une image. Il y a plusieurs débats autour du terme « ruinporn ». Ce terme est souvent contesté pour les photographies qui se focalisent sur des images de lieux abandonnés dans un cadre souvent urbain. Ce genre photographique implose avec l'ère numérique et ces lieux mystiques deviennent des images de notre quotidien.

Pour capturer ces espaces, les photographes doivent obligatoirement pénétrer dans ces lieux, la présence physique devient fondamentale et vient donc inévitablement créer une expérience physique même si le photographe est, pour la plupart du temps, invisible dans la représentation.

Quand nous sommes dans un espace en ruine ou un espace abandonné, il est pratiquement impossible de ne pas avoir une idée de son contexte. L'explorateur progresse dans l'environnement où repose la ruine, il est témoin du contexte dans lequel est intégré cette dernière, dans une zone rurale ou une zone urbanisée d'une grande ville. Il peut donc tirer des conclusions approximatives sur ce qu'aurait pu être cet espace, sur ce qu'il lui est arrivé et ce qu'il est maintenant. Bien que l'espace soit hors du temps, il a une histoire, et le fait de pratiquer cet espace, ce dernier nous donne la possibilité de faire un lien avec cette histoire. Alors qu'une simple image numérique, vue à travers un écran est naturellement déconnectée de son contexte à moins que l'information soit présente avec l'image ou que le spectateur se préoccupe suffisamment de le rechercher ou de le découvrir. Or, les médias numériques proposent un ensemble extrêmement varié de ressource. Cela peut avoir des répercussions directes sur la façon dont les différentes imaginations associées à l'image sont construites. Il est donc évident que la représentation en image d'un lieu ici abandonné ne renvoie que très peu souvent à la réalité physique du site.

LE CONTEXTE FAÇONNE L'IMAGE

Les dérives du numérique dans la représentation.

Ma première expérience urbex était un ensemble de maisonnettes perdues au milieu d'un champ entouré d'arbres. Ici, le désastre n'est jamais arrivé, les ruines ne sont pas liées à une destruction mais vraisemblablement à un véritable abandon, une désertion. Alors toutes les interprétations étaient donc possibles. J'ai donc entrepris plusieurs recherches sur la ville en elle-même, sur le lieu et rencontrer des acteurs qui pouvaient me mettre en lien avec celui-ci. Ce processus m'a permis de me donner une autre vision et d'avoir un souvenir de ce lieu différent. Ce lieu a alors été contextualisé. Etant plus jeune, nous explorions déjà ce lieu intrigant entre amis, sans se renseigner sur son histoire. Ce n'est pas que nos photos n'avaient aucun sens avant de les ancrer dans leurs contextes ou que les images de ruines sans leurs contextes historiques sont inintéressantes. Mais nous devons comprendre le sens qu'il en est fait et qu'il peut être éventuellement très différent.

« What we know shapes what we know. What we see shapes what we know. And what we know shapes a great deal of what we see and imagine¹. » Sarah Wanenchak

Beaucoup de personnes sont sceptiques quant à l'utilisation et l'idée de l'expression « ruinporn ». La plupart des images produites aux Etats-Unis par exemple et qui entrent dans la catégorie du « ruiporn » sont en général des artefacts de bâtiments, d'industries, de shopping Mall qui ont subi les ravages du capitalisme américain et en particulier le processus de désindustrialisation qui a eu lieu dans de nombreux centres urbains. Beaucoup de ces images sont sorties de leur contexte, et donc de vives critiques ont été faites car les images ne révèlent ni le contexte historique, ni l'état actuel de ces lieux.

De plus, les photographies représentent essentiellement l'état actuel des espaces comme étant plus abandonnés et désertés qu'ils ne le sont véritablement. Ils sont donc essentiellement « accusés » de créer une vision romanesque et mélancolique d'un passé qui permet aux spectateurs de ne pas voir la face négative d'un présent ou la perspective d'un avenir marqué par la décadence. Comme l'écrit Sean Posey de Rustwire:

« One of the best criticisms of photographs of abandonment, especially those made by photojournalists, is the failure to include people who live in these areas. There are still 700,000 plus people in Detroit, most of whom are African American. Their invisibility in photographic documentations is directly related to their invisibility in policy circles, or in discussions of urban revitalization. In a way, accentuating the lack of people leads to notions that no one lives in these areas. Ruins become more about the past and what once was, instead of the present. »

« L'une des meilleures critiques des photographies d'abandon, en particulier celles faites par les photojournalistes, est l'incapacité à inclure les personnes qui vivent dans ces zones. Il y a encore plus de 700 000 personnes à Detroit, dont la plupart sont afro-américaines. Leur invisibilité dans les documentations photographiques est directement liée à leur invisibilité dans les cercles politiques, ou dans les discussions sur la revitalisation urbaine. D'une certaine manière, accentuer le manque de personnes conduit à des notions que personne ne vit dans ces endroits. Les ruines appartiennent désormais au domaine du passé, alors qu'elles relevaient du présent »

Certains critiquent ces images car elles ne représentent et ne suggèrent qu'un univers en ruine, sans s'engager véritablement dans le contexte réel qui l'entoure. Mais le photographe américain Matthew Christopher pense, lui, qu'il s'agit d'un manque de discussion entre l'artiste sur ce que signifie de capturer et les contemplateurs qui visualisent ces images.

¹Sarah Wanenchak dans son article « atemporality », (MORAINE, Sunny, The Atemporality of "Ruin Porn": The Carcass & the Ghost, The Society Pages, 2012)

« While the term is extraordinarily useful for brushing off the significance of an entire genre of work, it is much less useful for entering an actual discussion. It breezily dismisses the subject as perverse and pointless with the same carefree lack of thought and responsibility that the original photographers who were described with the term were accused of having. When examined more thoroughly, much like the topic of abandoned spaces, it reveals a wealth of material worthy of pondering. What are the responsibilities of an artist or photographer to their subject, and should they be chastised for attempting to make a profession of documenting ruins?...More to the point, is existing as an object of beauty justifiable in and of itself or must it 'accomplish' something? Must a photograph present both sides of a story? ¹»

En reprenant le terme de Sarah Wanenchak, « **what we see is only what we see²** », on est amené à s'interroger sur la fracture qui peut exister entre la réalité et la représentation photographique que l'explorateur nous donne à voir. En effet, privés du contexte de la photographie, nous sommes cantonnés à l'unique fragment du site que le photographe à choisit de capturer, à sa propre vision. On peut alors parler de mise en scène de la part du photographe, qui projette le spectateur dans un autre univers qui n'est pas toujours celui de la réalité, dans le but de faire rêver et accroître l'imaginaire des spectateurs. Car en général, ce que nous observons dans une image n'est pas la représentation réelle des choses. C'est pourquoi le terme Ruinporn est assimilé à la pornographie, une représentation d'une mise en scène qui n'est pas réelle.

Il faut donc rester vigilant, car un amalgame entre représentation et réalité peut être courant. Par là, Sarah entend que nous devrions avoir la même vigilance à l'égard de ces images, c'est-à-dire ne pas les confondre avec le « vrai ». Effectivement dans la représentation photographique des ruines, il est difficile de démêler le vrai du faux, s'il s'agit d'une représentation d'un lieu mis en scène ou s'il s'agit bien d'un fragment réel d'un temps passé.

¹Christopher, Matthew, Confessions Of A Ruin Pornographer: A Lurid Tale of Art, Double Standards, and Decay, 14 janvier 2012.

²Sarah Wanenchak dans son article « atemporality ». (MORAINE, Sunny, The Atemporality of "Ruin Porn": The Carcass & the Ghost, The Society Pages, 2012)



© COPYRIGHT HENK VAN RENSBERGEN, NARA DREAMLAND - JAPAN, 2012-2014

LES RÉSEAUX SOCIAUX, OUTILS NÉFASTES À LA PRATIQUE

Les dérives du numérique dans la représentation.

Depuis quelques années maintenant, il ne se passe pratiquement pas une journée sans qu'une publication, un article sur le thème des lieux abandonnés, sur l'urbex ne voie le jour.. Que ce soit sur les réseaux sociaux, dans des magazines ou sur internet.. Il est indéniable que ce phénomène prend de plus en plus d'envergure qu'à son arrivée.

Les réseaux sociaux sont en quelque sorte des « cercles vicieux », on bifurque d'une publication à une autre, et nous incite à passer de longs moments à surfer entre différents comptes. Les réseaux sociaux sont des lieux où l'on repère toutes les tendances, les effervescences durables ou éphémères du moment.

Le « ruinporn » a fait son apparition à Détroit lors de son déclin autour de l'industrie automobile qui a laissé des quartiers entiers à l'abandon. Il fait partie des photos dites « porn » mais n'a aucun réel lien avec le sens du pornographique, il est plutôt syntaxique, et qui a pour signification la représentation visuelle démesurée. Cette diminution du « porn » est aussi assimilée avec le foodporn, shoesporn, graphicporn, artporn et la liste est interminable sur les réseaux sociaux. L'idée est de partager une passion autour d'un thème et de rajouter le suffixe « porn » après chaque mot. Ce mot provient de la publication du nombre impressionnant de photos partagées sur les réseaux sociaux et notamment sur Instagram. Le « ruinporn » au début fut très restreint, et il était difficile d'y accéder, mais l'apparition des réseaux sociaux a créé un engouement pour cette pratique, par la propagation de l'image publiée.

Cette pratique, qui a débuté à Détroit par ses habitants et les quelques touristes initiés, a vu un essor croissant « grâce » aux réseaux sociaux qui ont permis de propager cette activité partout en Europe puis dans le monde. Effectivement,

aujourd'hui, l'Allemagne est devenue la capitale du Ruinporn. Actuellement, les personnes connectées sont de plus en plus nombreuses à s'intéresser à cette tendance, on peut effectivement le voir sur Instagram, Twitter, Pinterest ou Facebook. Le nombre de ces publications ne cesse d'accroître de jour en jour, et nous montre alors que notre époque est héritière d'espaces abandonnés, désertés par l'Homme.

Ces derniers sont devenus des lieux « là où il faut être », dans ce monde connecté, ils deviennent de plus en plus assimilés à un phénomène de mode, une impression d'avant-gardiste. En effet, ces lieux désaffectés sont réinvestis de plus en plus par des événements, des festivals, et les font devenir des lieux branchés, où il faut se montrer, montrer qu'on y était.

La ruine n'est pas un sujet nouveau, il est vrai que c'est quelque chose qui se voit énormément aujourd'hui, et qui est de plus en plus médiatisé.

Actuellement, la fascination pour les ruines, me pose question et problème. Ce que je veux dire par là, c'est que dans un sens c'est à la fois extrêmement attirant où l'on peut vite être pris au jeu, et en même temps c'est quelque chose qui est à la fois un peu morbide et qui n'est pas forcément très sain au niveau de cette attirance-là. En effet, en se promenant sur les réseaux sociaux, tel que Instagram, par exemple, si vous tapez, et je vous invite à le faire, le Hashtag #RuinPorn ou quelque chose comme ça, vous allez avoir des milliers de réponses. Si vous tapez #Urbex, Instagram vous proposera plus de 4 millions de publications. On ne peut donc pas nier qu'il y ait un vrai courant d'amateur de ces choses, de cette pulsion visuelle pour les ruines (en ce sens, les ruines post-modernes).

On retrouve aussi tout un florissement de reportages photographiques autour de Détroit. Le plus emblématique est celui d'Yves Marchand et Romain Meffre, « Détroit, vestiges du rêve américain ». Il y a donc une véritable esthétisation de ces lieux, qui est forcément attirante pour notre génération.

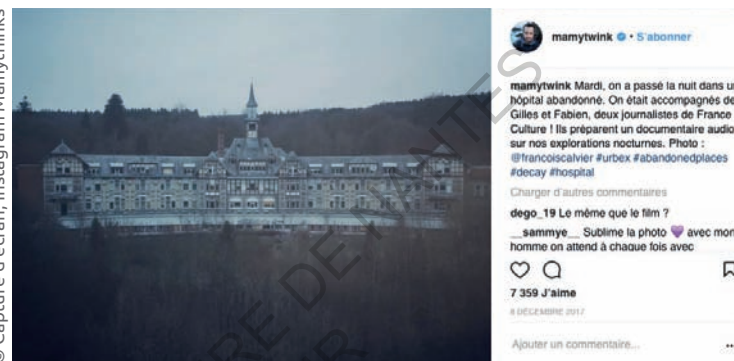
On peut aussi le voir, ici, à Nantes, on aime ce qui n'est pas fini, c'est assez typique de la brutalisation, de la récupération, du post-industriel. On peut le voir dans le plan de Chemetoff sur l'île de Nantes, et dans tous ces lieux où l'on vient faire la fête, avec cette imaginaire post-berloinois. Certains ne trouvent pas cela très sain, car cela renvoie à l'image d'un stade avancé du capitalisme d'après Thomas Renard.

Du fait de cet engouement, de nombreuses critiques surgissent. Le magazine *Ijsberg* critique cette pratique et dénonce cet emballage touristique sans tenir compte du côté historique de la ville en prenant pour exemple Détroit. En effet, les habitants n'apprécient pas le fait que la ville soit assimilée à ce terme de « ruinporn », de plus les entrepreneurs de la Motor City n'admettent pas le fait de promouvoir les côtés négatifs de leur ville. Le magazine pense que cette dernière ne sera qu'une activité éphémère d'autant plus que la ville commence à revivre et espère un futur plus plaisant en recréant une nouvelle économie.

Mais la divulgation intensive des photos met sur le devant de la scène ces lieux abandonnés et donne envie à un grand nombre de personnes de devenir explorateur d'un jour et de publier sa photo sur les réseaux, sans vraiment s'informer du contexte et de son ampleur. Car en effet, les conséquences peuvent être terribles pour ces lieux figés dans le temps, en quelques mois ils peuvent être investis par des dizaines et des dizaines d'explorateurs amateurs, provoquant des risques certes de dégradation pour le bâtiment lui-même mais aussi pour ces visiteurs mal informés sur cette pratique.

Si l'on recherche sur internet d'autres endroits où l'on peut visionner des représentations de lieux abandonnés, on en trouve des milliers, de différents types bien sûr: articles, blogs, forums, documentaires.. Les titres sont tous plus attractifs les uns que les autres; « 50 des plus beaux lieux abandonnés dans le monde », « Ils explorent les lieux abandonnés et interdits », « 40 lieux abandonnés terrifiants et poétiques », « Tour de France des plus beaux lieux abandonnés » ... mais aussi des comptes Facebook « Urbex Nantes officiel », « Urbex44 », Urbex en Normandie ». Même si ce n'est pas internet qui a inventé cet intérêt, pourquoi répertorie-t-il autant de lieux abandonnés avec un tel engouement?

© Capture d'écran, Instagram Mamythink



Les photographies qu'on peut voir les plus présentes, quand l'on fait une recherche de #abandonedplaces, sont d'anciennes usines désaffectées, des hôpitaux abandonnés mais surtout d'anciennes villas, manoirs désertés. Mais plus qu'une expérience, les instagramers, par exemple, sont plus motivés par le fait de capturer une photo parfaite pour alimenter leurs comptes Instagram. Les réseaux sociaux ont créé un intérêt pour les espaces abandonnés pour des générations de plus en plus jeunes. Le danger est que chaque personne veut avoir la plus belle et insolite des photos, entraînant donc des prises de risque pour y parvenir. Comme évoqué précédemment, les réseaux sociaux ont fait accroître cet intérêt par la publication massive de ces images, mais aujourd'hui pouvons-nous avoir la certitude d'un réel engouement si les réseaux sociaux n'existaient pas ou s'ils ne s'intéressaient pas à cette thématique? L'engouement actuel serait-il aussi flagrant? De plus, les réseaux sociaux ne vont-ils pas à l'encontre d'une règle primordiale de la pratique de l'urbex, qui est la discrétion ?

© Capture d'écran, Instagram Detroittigger



La règle majeure dans l'exploration urbaine qu'on peut remarquer dans tous les blogs dédiés à l'urbex, est de ne pas divulguer la localisation de ces espaces. Chaque explorateur doit se documenter, doit entreprendre des recherches qui parfois peuvent s'avérer fastidieuses, mais qui pour la plupart « en vaut la chandelle ». Certes des échanges d'adresses ont bien lieu, mais cela reste pour des cercles de petits groupes sur des sites de partage. Ce sont des groupes d'initiés qui se connaissent physiquement ou simplement virtuellement par le biais des réseaux sociaux. Ils connaissent leurs motivations et leurs valeurs pour cette pratique. **« Je trouve les lieux via les réseaux sociaux, via mes échanges avec les autres. On s'échange des adresses, des photos et hop un petit tour sur "plans" et c'est parti ! »** Romain P.

Le fait qu'aucun n'échange (ou presque) au préalable n'est effectué, la seule chance de savoir si ce lieu est praticable, c'est de s'y rendre. En vient alors le suspense, l'excitation de l'inconnu. Mais plusieurs urbexeurs m'ont confié, qu'après de nombreuses tentatives, de plusieurs heures de marche, ils n'ont que constaté que le lieu n'était pas ou plus présent à cet endroit ou alors désormais inaccessible. C'est cette démarche de l'inconnu qui différencie la pratique d'une simple balade touristique. « Lorsque l'on est explorateur urbain nous nous lançons dans une aventure de mystères et d'imprévus. » Tim

La plupart des pratiquants essaient d'appliquer cette règle, mais chacun propose sa propre version, et surtout son propre intérêt. L'échange peut être fait par le biais d'internet ou de rencontre, en étant sûr de la démarche de son correspondant. **« Je comprends moi, je me suis un peu plié à cette règle, cette règle est un peu tacite mais qui enfin.. je comprends car quand tu vois des lieux défoncés, tu n'as pas envie que ça arrive par ta faute, après dès qu'on me demandait sur Instagram, je discutais 5 min avec la personne pour savoir quel était son projet et/ou ses photos. »** Aurore

Même si les lieux nécessitent de rester secret pour l'urbex, l'engouement de cette pratique provoque des publications massives de photos qualifiées de « balades du weekend » qui porte le message que le lieu est accessible; « Regardez, je viens de le faire, allez-y ! » Cela génère des moyens d'échanges sur les réseaux, ils se proposent d'échanger différentes localisations et informations entre eux.

« Il y a de nombreux lieux que j'aimerais visiter ! Les hangars de Baykonours, Prypiat, Buzludza, mais aussi beaucoup de lieux plus confidentiels, comme un palais en Italie que j'ai vus sortir récemment.. Ce sont des lieux que j'ai découverts par des amis qui y ont voyagé, ou évidemment par le net. » Théo

La croissance de l'urbex, de la publication de photo, et de l'échange instantané des positions ont propulsé des lieux tout juste abandonnés depuis quelques semaines à un défilé d'explorateurs sur le mois qui suivait. Aurore surveillait un lieu encore en activité qui l'attirait énormément depuis 2010. En avril 2015, le lieu était à peine déserté qu'en juin déjà, des dizaines de photos étaient apparues sur internet. Lors de son exploration en juillet, elle se trouvait en présence d'une vingtaine de personnes qui avaient été informées et captivées par les premières photos publiées.

La publication de ces lieux pose problème, d'une part, elles entraînent les explorateurs à visiter ces lieux et d'autre part des visiteurs mal intentionnés qui veulent repartir avec un souvenir autre qu'une simple photo. En effet, dans certains lieux, de nombreux objets, mobiliers se trouvent encore présents sur ces sites, pour beaucoup c'est ce qui fait le beauté de ces lieux. Dans la mouvance du style vintage ou industriel, les visiteurs sont donc incités à récupérer des objets hors du commun, dans leurs « jus », cela s'apparente à du vol et fait perdre de la valeur à ces sites uniques.

Outre les « simples pillards », certains professionnels d'objets anciens en ont fait un commerce en venant avec des camions entiers visant à dérober tous un lieu, « pour eux c'est du pain bénit » Tim. Les casseurs sont aussi très présents. Ces lieux attirent ce genre de personne pour peut-être se défouler en dégradant la nature du lieu librement, à l'abris des regards.

« Et c'est donc aussi une manière de les préserver et de faire en sorte que les gens qui passeront derrière nous, qui irons dans cet endroit en effectuant leur propre recherche sur internet, trouveront l'endroit dans le même état que moi et pourront profiter de la visite aussi bien que moi »
Thimothé.

Cette règle est primordiale pour eux et est donc compréhensible pour préserver ces lieux malgré le fait que certains les qualifient d'égoïstes. « Ces lieux doivent rester secrets, continuer à hanter l'imaginaire commun mais ne doivent absolument pas devenir des lieux touristiques, les lieux qui ont trop tournés par la faute de l'un ou de l'autre, ont tous fini ravagés, graffés, squattés, vidés, vandalisés. » Théo. Mais quelques pratiquants semblent penser que c'est naturel, c'est la vie d'un bâtiment de subir cette décadence; « Après, c'est la vie. Ce n'est pas grave s'il y a des casseurs et c'est aussi ce que je viens chercher quand je vais faire des photos là-bas, c'est voir comment ça a évolué et ça peut être une évolution comme une autre ». Aurore pense que c'est la destinée du lieu que de subir ces dégâts. Elle a déjà pu constater qu'un lieu mis en avant sur internet avait été dévasté en moins de 5 semaines.

« Le site, après mon passage a été pillé, il y a des gens qui ne sont pas aussi scrupuleux que moi pour protéger les lieux, qui partage les adresses par internet ou soit à des amis sans leur dire vraiment comment ça se passe, du coup certains lieux après sont investis, soit tagués, soit volés, ou bien dégradés, il peut y avoir plein de choses » TIM

Depuis quelque temps, les journalistes, les médias dénoncent cette pratique. En effet, cette nouvelle vague de jeunesse veut arpenter ces lieux abandonnés à l'image de leurs blogueurs préférés. Sans se préparer, sans s'informer et par la facilité de trouver certains lieux, de nombreux amateurs se retrouvent dans des situations dangereuses menant parfois à la mort. Les médias ne se privent pas d'alimenter par le biais de faits divers, de nuire à l'image de la pratique de l'urbex en dénonçant cette activité comme inconsciente et de hors la loi, sans faire la différence entre un « expert » et un amateur de l'urbex voulant reproduire, expérimenter ce qu'il a pu voir sur internet. Or, les explorateurs n'incitent en aucun cas à pratiquer cette activité-ci, « il y a beaucoup trop de risques quand on n'est pas initié », « ça pourrait être dangereux que des gens y aillent, et se blessent tout simplement en tombant, ou en traversant un plancher ». Dans leurs nombreux blogs, une partie est toujours dédiée aux risques, aux préventions, et bien évidemment aux règles à respecter.

Les explorateurs urbains sont mitigés quant à la médiatisation de cette pratique. Certes, ils sont ravis de cet engouement, mais la publication de photos et surtout des multitudes de vidéos ne les enthousiasme pas vraiment.

RETRANSCRIPTION SOUS LA FORME DE LA VIDEO EN LIGNE

L'expansion de ce mouvement peut prendre diverses formes, en allant simplement sur Youtube ou Google image, nous remarquons un engouement traduit par le nombre d'articles présentés sur internet, plus de 7 millions d'occurrences .

L'explosion de publication au sujet de l'exploration urbaine est aussi présente en photo qu'en vidéo. En effet, les vidéos se multiplient de jour en jour. Nous pouvons prendre un exemple flagrant, celui d'un youtubeur / Gamer Squezzie invité par le célèbre urbexeur Mamythinks à effectuer une exploration des catacombes de Paris en février 2017. La vidéo a été visionnée plus de 3 millions de fois en quelques jours après sa publication sur Youtube, et compte aujourd'hui plus de 4 250 000 vues. Suite à cette vidéo, les abonnés en redemandent. Ses 9 millions d'abonnés, sont friands de jeux vidéo, et deviennent alors adepte de vidéos d'exploration qui traduisent la sensation de la virtualité en réel.

La plupart des explorateurs sont mitigés par l'ampleur des proportions et l'engouement pour cette pratique surtout face à l'arrivée des publications massives de vidéos sur Youtube. Le contenu en ligne est addictif et intrigant. Mamythinks, à lui seul compte plus de 70 millions de vues réunies sur l'ensemble de ses vidéos en moins de 10 ans, ce qui fait environ 20 000 personnes visionnant ses vidéos par jour.

Florian (mamythinks) m'affirme qu'il y a un lien forcément avec le monde virtuel des jeux vidéo. Il pense que l'aventure est le meilleur lien, c'est-à-dire que dans les jeux vidéo et notamment les jeux qui ont bercé son enfance et son adolescence comme 'Worldcraft' par exemple, on part à l'aventure, on va explorer des zones, affronter des monstres, on réalise en quelque sorte nos quêtes du monde. Mais finalement quand on visite des lieux historiques abandonnés, on se sent un peu comme un aventurier. « Après, moi, c'est parce que je suis passionné d'histoire et de jeux vidéo et c'est tout simplement

Les dérives du numérique dans la représentation.

que j'ai toujours eu cette volonté de partager mes passions sur youtube, c'est vrai qu'on retrouve ce mélange un peu éclectique sur ma chaîne. »

Le nombre de compte youtube en lien avec l'urbex explose depuis quelques années. Or, Youtube est un espace devenu ultra-concurrentiel. La « course aux clics » est devenue monnaie courante. Les nouveaux venus veulent leur part de gloire et veulent se démarquer. Pour accroître leur popularité, ils utilisent des titres plus absurdes et puérils les uns que les autres, qui assurent un minimum de retombée tel que « Urbex, la plus grande peur de ma vie », « Urbex qui tourne très mal, course-poursuite avec les flics », « Urbex qui vire à la catastrophe », « 5 urbex qui ont très mal fini, agression de SDF, drogue ». Ils inventent des scénarios plus farfelus les uns que les autres pour leur permettre d'être propulsés en tête des vues, en perdant l'idée première de l'urbex.

Ces mises en scène sont systématiquement liées au « glauque », à l'horreur ou à la mort. Ces vidéos ravageuses sont aux antipodes des idées que veulent retransmettre les urbex. Suite à ce constat et de monstrueuses critiques, les anciens véritables urbexeurs se détachent de ce système de publication. Il est alors de plus en plus « difficile » de trouver de véritable exploration de lieux abandonnés.

Mamythinks expose le résultat de la décadence culturelle du 20e siècle, il raconte l'histoire des lieux qu'il visite en montrant la « beauté magique » de la décadence urbaine en documentant ses explorations. Il nous rappelle le passé qui n'est pas si lointain, des lieux autrefois pleins d'activités devenus maintenant « inutiles et abandonnés ».

Florian alias Mamythinks, a ouvert sa chaîne youtube en 2009, pendant de nombreuses années, il a partagé sa passion pour les jeux vidéo en commentant des parties, en réalisant des émissions, et ce n'est finalement qu'après six ans d'exploration qu'il a décidé de se lancer sur Youtube en tant d'explorateur urbain, c'est-à-dire de filmer ses explorations et de les partager avec les internautes. Tout d'abord, c'est le résultat de plusieurs années d'explorations, il y amenait beaucoup de ses amis, il partageait les endroits avec eux, et s'est dit « pourquoi ne pas le partager avec les abonnés ». C'était une façon encore plus large pour partager sa passion, pour l'histoire et pour ses lieux abandonnés.

Ce qui motive ses explorations, c'est avant tout sa passion pour l'histoire; « Que le lieu soit abandonné, en zone urbaine ou non, ce sont les lieux historiques qui me passionnent ».

Pour lui, pour faire une bonne vidéo, il faut raconter une histoire, que ce soit l'histoire du lieu, sa visite du bâtiment ou encore les faits qui s'y déroulent. Par exemple, il considère sa visite du « château du gangster » et la rencontre de « Papy Gardien » comme une « bonne vidéo », car elle présente un personnage atypique et très intéressant. « Ici, on n'est pas dans la course aux clics, mais cela serait évidemment hypocrite de dire qu'on n'est pas heureux quand une vidéo fait des vues. »

Son équipe et lui, essaient de mélanger « aventure, frisson et histoire » (son slogan) dans un format de la meilleure qualité possible. Il pense que le contenu et la régularité font que les gens s'abonnent à la chaîne et suivent leurs vidéos.

Les gens qui renvoient une mauvaise image de l'urbex sont ceux qui ne respectent pas les règles de base, à savoir : ne pas donner la localisation, ne rien casser ou voler.

On peut donc compter parmi ces personnes, les casseurs, les pilleurs, les gens qui dévoilent les localisations sur internet ou encore les reporters qui ne respectent pas la discrétion de la localisation. « Cependant, tous les médias ne sont pas à mettre dans le même sac. »

Il se rend compte, qu'avec ses vidéos, il provoque un intérêt pour cette pratique auprès des plus jeunes qui par la suite, veulent reproduire ce que font leurs idoles. Il reste conscient que faire des vidéos sur Youtube reste relativement nouveau, c'est une pratique par les vidéos qui a un impact sur la discipline, il en est conscient et le prend en compte. Ils essaient de dévoiler le moins d'indices possible sur la localisation et la façon de pénétrer dans les lieux. Florian et les autres sont conscients qu'ils ont fait des erreurs, mais se défendent « il n'y a pas que youtube ». Car les blogs, photos, noms de commune, vues satellites sont très présents et « qu'on le veuille ou non, ça se développe très facilement sur internet ». Les vidéos de jeunes attiré par la notoriété et mal formés pour cette pratique participent à la vulgarisation de l'urbex.

« Pour ce qui est de la jeunesse, il est important d'être pédagogue. Cela serait hypocrite de dire « ne faites pas cela », « qui sommes-nous pour les interdire, ou blâmer ceux qui veulent s'y mettre. Il faut tout simplement leur expliquer les règles de base et leur indiquer comment ne pas mettre leur vie en danger. » Florian. Ils attachent beaucoup d'importance à ce sujet et n'hésitent pas à le rappeler à travers des vidéos dédiées : « Règles et dangers de l'Urbex (Mise au point)¹ » et « Comment bien pratiquer l'exploration urbaine (Tutoriel) »². Car en effet, ils sont les premiers désolés de voir ces lieux massacrés et d'être accusés d'inciter les jeunes à reproduire cette activité sans avoir conscience de la mauvaise pub que cela peut engendrer sur cette pratique. Aujourd'hui, les urbexeurs confirmés en ont marre de partager leur terrain de jeu avec des enfants.

« La médiatisation de l'urbex sur internet est un fléau pour nous, même si nous y avons plus ou moins participé en publiant nos clichés sur le net... YouTube est un cancer pour nous, clairement »Théo

« La fascination pour ces lieux sur internet a un côté malsain. Le glauque est mis en avant alors que notre activité n'a rien à voir avec cela » Théo

« Jusqu'à présent dans l'Urbex, du moins en France, c'était une pratique assez confidentielle. Effectivement, la confidentialité est en contradiction avec notre volonté d'exhiber sur internet nos photographies à travers nos blogs ou réseaux sociaux mais ça restait pour le grand public un hobby pas forcément abordable et qui n'était pas à la mode. Il y a encore quelque temps, un explorateur ça restait quelqu'un de chelou qui traîne dans des endroits désaffectés, il n'y avait aucune hype là-dedans. A côté, un passionné de curling aspirait plus confiance. »³

³Marie et Raphaël, Urbex Session : Exploration de lieux abandonnés

¹<https://www.youtube.com/watch?v=suqfwqmmfAK>

²<https://www.youtube.com/watch?v=GGM6hbEmRZ0>

³<https://urbexsession.com/lurbex-mode-de-merde/>

JUSQU'OUÙ PEUT-ALLER L'IMPACT DES MEDIAS, RENCONTRE AVEC UN VIDÉASTE

Suite à la visite d'un village dit « fantôme » à Pirou en Normandie, j'ai eu l'occasion de rencontrer Thibault, graphiste de 26 ans, par le biais d'une vidéo postée par lui-même sur internet.

Le village de Pirou est un site unique, qui a défrayé la chronique ces derniers temps. En effet, ce type de ruines n'est pas commun. Aux bords de mer, ce site a incité un grand nombre d'artistes à venir s'exprimer. Le maire parle d'un plan de travail « phénoménal », ce qui a permis d'avoir de nombreux graffeurs présents sur ce lieu. Mais la genèse de l'histoire remonte il y a 26 ans, avec la création d'Aquatour, un projet de plus de 80 habitations qui ont été construites en quatre temps. Le projet de réalisation de ce village vacances avec plusieurs équipements comme restaurant, piscine, hôtels... était en réalité un complexe privé. Mais suite à un problème économique et financier, le site a été déserté par les entrepreneurs, entreprises... laissant les quelques cinquantaines de villas à l'abandon.

Thibault n'avait pas forcément « l'habitude » de pratiquer cette activité mais il lui arrivait à plusieurs reprises à se rendre sur ce lieu pour simplement se promener, profitant de l'air marin dans ce lieu insolite à « l'atmosphère si particulière ». Il s'y rendait aussi lorsqu'il était étudiant en arts, pour réaliser quelques projets artistiques divers et variés (Photographies, installations...) « **Le site permet un décor inédit et de travailler en toute tranquillité** ».

Il ressent une certaine nostalgie et une certaine quiétude présente sur ce lieu. Evoluer dans le village fantôme l'inspire sur le plan créatif, et l'imagination devient alors débordante face à ce lieu si « étrange ». Le paradoxe lui vient à l'esprit car il perçoit une certaine poésie mélangée à la décadence et aux gâchis; de tristesse et de dégoût.

Les dérives du numérique dans la représentation.

L'idée de filmer ce lieu lui est venue très simplement. Il s'entraînait régulièrement au pilotage et au cadrage de drone, en cherchant toujours des lieux « sympatiques » d'après lui. Natif de la manche, il a pensé au village et à l'intérêt du drone pour filmer ce type de lieux; « vu du ciel on pourrait apprécier l'étendue du village, ce dont on ne se rend pas toujours compte au sol. »

Il y a un intérêt des ces lieux pour le pilotage, car il pouvait traverser les maisons, s'élever par la charpente détruite, survoler la piscine à l'abandon... sans oublier les nombreux graffitis et autres collages. Les peintures murales apportent visuellement pour lui, couleur et vie, et contrastent avec l'omniprésence de l'image de la mort et de la destruction présentes dans l'atmosphère du site.

Sa vidéo publiée sur Youtube, a fait le buzz car justement le drone à montré l'étendue du « carnage ». Effectivement, à pied, au sol, on ne se rend pas compte qu'il y a autant de villas, le drone nous permet de voir les charpentes détruites, les dalles de béton posées ici ou là. Le fait qu'il ait raconté l'histoire en reprenant le texte d'Irene Bec, on retrouve un aspect presque journalistique et un peu poétique, aussi grave qu'alarmant. Thibault pense les gens en ont vraiment assez de ce genre de magouilles de plus en plus fréquentes, ou du moins fréquemment dénoncées. « J'ai surtout voulu montrer un lieu abandonné depuis des années par le « commun des mortels » et complètement réinvesti par la culture underground : graffeurs, photographes poètes, artistes ou juste rêveurs, qui ont redonné vie à l'endroit ! C'est ce contraste qui donne tout son intérêt à la vidéo, plus que la qualité des images ou du montage (je débutais à l'époque). »



© Alain Robert

Par la suite, les journalistes, blogs, et autres sites web (en prenant toujours compte les réseaux sociaux) ont fait leur travail. Il est satisfait du résultat, car il pense que cela a eu au moins le mérite de faire bouger les choses pour les acteurs impliqués dans le procès et à la Mairie.

Suite à cette vidéo, de nombreux visiteurs sont arrivés en masse de jour en jour. La mairie était mitigée à ce sujet, car effectivement l'augmentation des promeneurs était une bonne chose pour Pirou, mais ce site devenait beaucoup trop risqué et trop dangereux.. De plus, ce site donnait une mauvaise image à cette ville, car « en restant terre à terre, cette opération reste et restera un fiasco » José Camus-Fafa, maire-adjoint délégué aux missions relatives aux grands projets à Pirou. La mairie ne veut pas que Pirou soit assimilé à cette image. Or, un film a été tourné par l'artiste JR et la réalisatrice Agnès Varda. Ils qualifient ce lieu comme « un village à demi construit et abandonné devenu village fantôme ». JR, après avoir réalisé un impressionnant trompe-l'œil sur la pyramide du Louvre, est venu en juin dernier avec Agnès Varda pour essayer « d'animer, d'habiter et de réhabiter¹ » un endroit, là où la vie à un peu disparu, avec des visages d'habitants. « Une partie de la population de Pirou (NDLR : environ 200 personnes, sélectionnées lors d'un casting) est venue dans le camion de JR, raconte Nicole, figurante sur le tournage. Ensuite, les photos sont sorties, et chacun a découpé la sienne puis l'a collée sur les murs. Agnès a organisé des petites saynètes à l'intérieur des maisons, avec une scénographie »².

La mairie me confie que cela a permis à Pirou d'être représenté au festival de Cannes grâce au film d'Agnes Verda et JR qui sont venus tourner pendant 15 jours. Mais aussi, avec joie et émerveillement de leur part, au festival de Las Vegas « les pirouets sont sur le devant de la scène même en Amérique! ».

Certes, Pirou et ses habitants ont été mis en avant mais après cette vague de célébrité, le projet en est resté toujours au même point. Aujourd'hui, la notoriété devenait telle que le site a dû être clôturé et interdit au plus grand malheur des urbexeurs. A l'heure actuelle, l'adjoint au maire me confie que Pirou souhaite tourner la page, ils ont fini par racheter une par une chaque villa et ont donc décidé de tout démolir pour pouvoir arrêter de gérer ce « poids » et pour permettre évidemment de créer un nouveau projet d'aménagement.

¹ Paroles d'Agnes Varda

² Quentin Guérault, JR et Agnès Varda peuplent les ruines, Médium France, juin 2016

JR et Agnès Varda posent devant le travail qu'ils ont réalisé avec les habitants de Pirou, dans la Manche. © Quentin Guérault





Le nombre de publications concernant les ruines contemporaines ne cesse de croître de jour en jour, et nous montre alors que notre époque est héritière d'espaces abandonnés, désertés par l'Homme et qui continuent à hanter notre imaginaire commun. Les représentations de lieux à l'abandon ont implosées avec l'ère numérique et sont vite devenues des images de notre quotidien. Pour beaucoup d'entre elles, elles ne représentent souvent qu'une fausse réalité. Lors de mes entretiens avec certains explorateurs urbains, j'ai remarqué qu'aucun d'entre eux ne réussissait vraiment à me répondre pourquoi ils s'intéressaient autant à ces lieux. Ils arpentaient tous ces endroits abandonnés sans se poser vraiment la question de leurs fascinations envers elles.

De plus, nous venons de voir que les médias peuvent avoir un côté néfaste et pourraient détruire en peu de temps la pratique de l'urbex, tout le côté intéressant de la découverte d'un endroit et du trésor qu'il nous offre. Donc la question des réseaux sociaux, des outils de l'ère numérique, est une vraie question d'actualité qui est propre à notre génération. En effet, nous en vivons les prémices, et nous ne savons pas finalement où cela nous mènera. Les cotés négatifs commencent à se faire ressentir de plus en plus, il est vrai qu'à l'heure d'aujourd'hui plusieurs actualités ont fait surface. En effet, l'ex-vice-président de Facebook, Chamath Palihapitiya a déclaré, récemment, avoir interdit à ses propres enfants l'accès à l'inscription de cette « merde » en reprenant ses propres mots, à la création d'un système auquel lui-même avait participé. D'ailleurs, il n'est pas le seul. Je pense que cela pose problème et question à la fois. Finalement, à quoi ressemblera la société de demain, face à la dictature des réseaux sociaux.

En effet, plusieurs cinéastes ont évoqué cette question à l'aide de la caricature, et qui peut être, dans un futur proche deviendra une réalité . Black Mirror, série populaire, a notamment représenté dans l'épisode 3 intitulé « Chute Libre », une société qui vit à travers les réseaux sociaux. Chaque habitant peut noter la personne en face de lui et possède donc une moyenne entre 0 et 5. Cette dernière permet aux citoyens de profiter ou non de certains services. Ce scénario est alarmant car il se rapproche de plus en plus de l'état actuel de notre société.

Je me demande donc, jusqu'où iront les dérives des certains médias, des réseaux sociaux dans le degré de publicité, c'est-à-dire, dans le fait de rendre publique cette activité. Car effectivement, leur but premier est d'inciter et d'influencer leurs choix.

Les médias, les photos, les Instagram publics, les influenceurs, les hashtags ... ont fait de notre monde, un espace où tout se retrouve public. Les utilisateurs des réseaux sont poussés à partager la photo qui fera rêver les autres utilisateurs. C'est ce qui va à l'encontre de la manière de partager les expériences urbex, mais aujourd'hui, l'engouement actuel a pris le dessus sans se rendre compte des enjeux que cela pourrait engendrer. La démocratisation de cette pratique par le biais des réseaux sociaux, nous montre-t-elle, dans un monde où tout est contrôlé, une société en manque d'authenticité ?

OUVRAGES

- // STALKER, Attraverso i territori attuali, À travers les territoires actuels, Paris, Nouvelles éditions Place J.m., «In visu», 2000, 62p
- // LACROIX, Sophie, Ruine, Paris, Editions de la Villette, «Passage», 2008, 105p.
- // NINJALICIOUS, Access All Areas: A User's Guide to the Art of Urban Exploration, Coach House Books, Novembre 2005, 242p.
- // VASSET, Philippe, Livre Blanc, Paris, Librairie Arthème Fayat, «Littérature Française», 2007, 144p.
- // HABIB, André, L'attrait de la ruine, Liège, Yellow Now, «Côté cinéma/Motifs», 2011, 96p.
- // Sous la direction de Miguel EGANA et Olivier SCHEFER, Esthétique des ruines, Rennes, Poétique de la destruction, «Presses universitaires de Rennes», Avril 2016, 156p.
- // Sous la direction de Chantal LIAROUTZOS, Que faire avec les ruines ? Poétique et politique des vestiges, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Mai 2015, 194p.
- // GATES, Moses, Hidden Cities: Travels to the Secret Corners of the World's Great Metropolises ; A Memoir of Urban Exploration, New York, Jeremy P. Tarcher/ Penguin, 2013, 342p.
- // McCarthy, Cormac, The Road, Vintage book, New York, 2007, 304p.
- // JANSSENS, Peter, Claude Simon, faire l'histoire, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, Février 1998, 208p.
- // MAKARIUS, Michel, Ruines, Représentations dans l'art de la Renaissance à nos jours, Paris, Flammarion, «Champs arts», Janvier 2001, 312p.
- // SONTAG, Susan, Sur la Photographie, Paris, Bourgois, «Titres», 2008, 280p.

- // BALDIT, Etienne, Avec des explorateurs urbains : « Entrer, c'est qu'une étape », 2012 Disponible sur <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-rue89-culture/20121111.RUE3594/avec-des-explorateurs-urbains-entrer-c-est-qu-une-etape.html>
- // MORAINÉ, Sunny, The Atemporality of "Ruin Porn": The Carcass & the Ghost, The Society Pages, 2012 Disponible sur <https://thesocietypages.org/cyborgology/2012/05/16/the-atemporality-of-ruin-porn-the-carcass-the-ghost/>
- // REINFRANK, Alkira, Urban exploration: How far would you go for an Instagram photo?, 24 octobre 2016. Disponible sur <http://www.abc.net.au/news/2016-10-25/urban-explorers-putting-life-on-the-line-for-instagram/>
- // ROUÉ, Damien, Interview de romain Veillon, photographe explorateur urbain, 16 mars 2015. Disponible sur <https://phototrend.fr/2015/03/interview-romain-veillon-urbex/>
- // HERSTAD, Kaeleigh, Ruin Photography as Democratizing Social Practice, 19 octobre 2014. Disponible sur <https://rustbeltanthro.wordpress.com/2014/10/19/ruin-photography-as-democratizing-social-practice/>
- // CHRISTOPHER, Matthew, Confessions Of A Ruin Pornographer: A Lurid Tale of Art, Double Standards, and Decay, 14 janvier 2012. Disponible sur <https://www.abandonedamerica.us/life-as-a-ruin-pornographer>
- // PROUILLAC, Nicolas, Comment sommes-nous tous devenus obsédés par le ruin porn, 04 novembre 2016. Disponible sur <http://www.ulyces.co/nicolas-prouillac/comment-sommes-nous-tous-devenus-obsedes-par-le-ruin-porn-2/>
- // LACOMBE, Jean-François, Expérience esthétique de la ruine, Symbolique des ruines contemporaines 2009 Disponible sur <http://w3.uqo.ca/jflacombe/?s=ruine>

REVUES

- // Magazines 303 arts, recherches, créations, Ruines et vestiges, le remous des temps au présent, Nantes, Créations Alain Galepois, Editions303, n°140, Mars 2016 ,96p.
- // Prussian Blue #7, Antonioni & Lewis BALTZ , Paris, le monde l'art, printemps 2014, 113p

ÉMISSION DE RADIO

// Pourquoi internet aime-t-il autant les lieux abandonnés ? Diffusé le 19 Avril 2017 à 8h40, France culture

ARTICLES

// Richard BÉGIN, André HABIB, Imaginaire des ruines, Revue Protès, Volume 35, numéro 2, Automne 2007, p5-6

// BASSAS VILA, Javier, Imaginaire des ruines, Revue Protès, Volume 35, numéro 2, Automne 2007, p37-43

DOCUMENTAIRE

// Agnès VARDA et de JR, Visage, Villages, Documentaire, 28 juin 2017, 1h29

SITES INTERNET

// André Winternitz, Rottenplaces.de, 2009, Disponible sur <http://www.rottenplaces.de/main/>

// Marie et Raphaël, Urbex Session : Exploration de lieux abandonnés, Disponible sur <https://urbexsession.com>

// DILLON, Brian, The detritus of the future and pleasure of the past, Tate Museum, 20 mars 2014. Disponible sur <http://www.tate.org.uk/context-comment/articles/detritus-future-and-pleasure-past>

// Urbexpo, Internationale fotografieausstellung, Disponible sur <http://www.urbexpo.eu/de/>

// BUGADA & CARGNEL, Cyprien Gaillard, Disponible sur <https://www.bugadacargnel.com/fr/artists/6564-cyprien-gaillard>

PHOTOGRAPHIES COMPLÉMENTAIRES DE L'EXPLORATION



Chapelle au coeur du bâtiment



Appartement du directeur et de sa famille



Dernier étage de la tour



Chambres des infirmières



Cabinet médical



Chambre patient



Ancienne bibliothèque



Salle de soins



Vision de l'hôpital en passant le muret



Cour intérieure



Façade extérieure donnant sur le chemin pedestre.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



© Henk Van Rensbergen, No MAN'S LAND, The salon V



© Romain Veillon, « Les sables du temps », Namibie, 2013.

Dites à vos parents que vous allez ou vous venez de passer une journée entière dans un hôpital psychiatrique abandonné depuis plus de 40 ans au beau milieu d'une forêt par exemple, et vous ne recevrez qu'un regard pleins d'étonnements de leur part.

Le fait de pénétrer dans ces lieux abandonnés est une manière de se connecter à un passé à demi oublié. Pour certains, c'est un moyen rebelle de se réapproprier les paysages urbains, pour d'autres tels des romantiques, c'est la recherche de la beauté des lieux qu'ils recherchent à capturer en photo, et pour certain c'est une manière de découvrir un patrimoine en général inaccessible et d'en comprendre son histoire à travers certains vestiges abandonnés.